



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Avril 1853



TABLE DES MATIÈRES

Reconduis avec un coup de pied à l'arrière train	3
MacPherson et l'intelligence du chien de berger	6
Vous connaissez «Pipcassée», «Trottefouine» et capitaine «Hauteroche» ?	11
Faites vos paris sur le départ des glaces... ..	16
Description des écoles des environs	19
Arrivée des Grandes Oies des neiges	22
L'état des chemins, sujet de discussions intenses	24
Langage coloré et plutôt particulier	29
La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (1)	31
La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (2)	35
Excité d'avoir roulé Léon Simard avec le départ des glaces	41
Des outils pour toutes les tâches (1)	46
Des outils pour toutes les tâches (2)	49
Le vol en montgolfière a eu lieu... La preuve est là-haut	51



Reconduis avec un coup de pied à l'arrière train

Prologue, jeudi 1^{er} avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Sans trop nous imposer sa présence, le soleil n'en demeure pas moins le principal acteur qui a illuminé les jours qui viennent de s'écouler. Hier, quelques nuages se sont montrés mais, ils ont vite disparu. Aujourd'hui, le soleil rayonne. Le thermomètre se maintient sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Il est 11 heures à ma montre de poche. Je m'en vais rendre visite à monsieur Donald Laprise, le juge de paix, pour savoir comment il a réglé l'affaire de la course de raquettes.

Vous vous souvenez, sans nul doute, que ma dernière chronique s'est terminée par la fulgurante entrée du juge de paix au magasin général et sur celle, plus malheureuse, de son fils qui s'est effondré, le visage ensanglanté en disant: «P'pa, ils m'ont échappé!»

Après être allé quérir le docteur Harris afin qu'il vienne en aide au pauvre garçon, j'ai tenté de tirer les vers du nez du percepateur seigneurial. Rien n'y fit, motus et bouche cousue.

J'aurais dû m'en douter, car rien, en effet, ne répugne davantage aux sentiments du juge de paix que le spectacle d'un être humain qui impose à l'attention de tous ses cicatrices et, qui arrache cette pudique draperie dont l'indulgence pour la fragilité humaine, avait pu les revêtir.

Le juge de paix est de cette partie de la société qui a le sentiment de la décence et de la dignité.

Aussi, la plupart des confessions, parce qu'il imagine que l'enquête sur la course de raquettes tient du secret du confessionnal, viennent-elles, à son entendement, de gourgandines, d'aventuriers ou de filous.

J'en ai un regret, mais ce n'était que partie remise.

Aussi, en ce matin ensoleillé, je frappe à sa porte et c'est madame Mathilde qui me répond.

Chose singulière, elle m'informe qu'elle est occupée à écrire une nouvelle qu'elle projette de faire publier dans le journal, la Minerve.

Son époux est absent, mais il doit revenir bientôt. Nous avons conversé amicalement jusqu'à ce que nous entendions les cloches de l'angélus du midi.

L'horloge grand-père accrochée au mur, fantaisie de luxe que seuls certains notables peuvent s'offrir, marquait le temps. Le juge de paix n'est toujours pas revenu.

— «Une affaire quelconque l'aura retenue» me dit peinée, madame Mathilde.

— Je reviendrai vers les deux heures, lui dis-je, à la hâte.

Je ne veux pas passer pour un malotru sans éducation et m'imposer à ce moment-là de la journée.

Toujours est-il qu'à deux heures pile, je suis revenu. Monsieur Laprise m'attendait en fumant une pipe.

Ma première question ne fut pas celle qu'attendait mon hôte.

— D'où tenez-vous cette belle horloge, lui demandais-je, impressionné par le travail de l'artisan horloger?

— C'est un cadeau du seigneur Gonzague Prologue. Il l'a achetée chez les frères Joseph et Russel Twiss à Montréal.

Il paraît que leur clientèle se recrute parmi les bourgeois et les nobles les plus riches de la province, dit-il avec grandiloquence.

— Vous vous demandez sûrement pourquoi le seigneur Prologue m'a offert un tel cadeau!

— Ne vous vexez pas, mais je vois bien à votre regard que vous aimeriez connaître toute l'histoire.

— Sachez que je n'en soufflerai mot, il y a des secrets qui doivent être gardés pour l'éternité.

Un éclair de génie me traversa l'esprit et sans même penser au sérieux de l'affaire je lui dis :

— Cela aurait-il un lien avec un voyage que le seigneur Prologue a fait en Europe il y a quelques années?

— Même s'il est de notoriété publique que le seigneur Prologue a fait un mariage d'amour dont la flamme ne semble pas s'éteindre, des mauvaises langues prétendent qu'il aime bien vérifier, malgré son âge avancé, son pouvoir de séduction sur la «gent féminine». J'ai entendu dire durant toute ma jeunesse que ce dernier a rarement laissé passer une occasion.

Grisé par la douceur des premiers jours de printemps et rempli d'une énergie nouvelle, je ne me rendis pas compte de l'effet qu'une telle insinuation produisait chez mon hôte. J'ajoutai alors :

— À moins que cela ait à voir avec l'une de ses deux filles encore célibataires! Paraît que mesdemoiselles Hortense et Justine font fi des conseils de leurs parents et qu'elles auraient pu faire toutes deux de bons mariages avec de jeunes gens de bonne famille.

— Il semble qu'elles préfèrent vivre des vies «de garçon» et «picorer» ça et là au grand désespoir de leur mère et de leur père.

— Faut croire, comme disent les mauvaises langues que la vie de célibat et de «coureurs» de leurs oncles John-Peter et Maximilien, tous deux décédés, les ait fortement influencées.

J'avais dit tout cela avec bonne humeur croyant bien que mon hôte ne s'en offusquerait pas outre mesure! Tel ne fut pas le cas, c'est le moins que je puisse dire.

Monsieur Laprise me reconduisit à la porte en me tenant fortement par le bras. Impressionné par sa force, je n'osais résister.

Je commençais à douter sérieusement du bon accueil du percepteur seigneurial, qu'un grand coup de pied me frappa le derrière, confirmant ainsi mes doutes.

M'est d'avis que je ne suis pas près de connaître la fin de l'histoire concernant l'enquête sur la course de raquettes.



Jos Languille m'a raconté que le métier de «quêteux» a bien changé dans le futur. En effet, il tient cela de messieurs Jean-Philippe et Sébastien qui lui ont écrit que les choses étaient bien différentes:

«[...] Non, les mendiants ne viennent plus à nos portes pour demander un repas ou une couchette en échange de quelques nouvelles, mais ils s'assoient sur le bord d'un trottoir et quêtent de l'argent pour acheter un petit repas.»

— Ébindidon! «les pauvres y mourraient ben de faim à Prologue vu qu'y a pas de trottoirs»!

La réflexion de Jos Languille m'a bien fait rire.

— Hihi! C'est un pince-sans-rire que ce Jos Languille: pas un sourire n'a traversé son visage alors que moi, le joyeux luron, je me suis esclaffé et je crois bien que j'en ris encore.

— Diantre! Il y a de tout dans la nature humaine... fort heureusement!

Augustin Lebeau, journaliste



MacPherson et l'intelligence du chien de berger

Prologue, dimanche 3 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il fait toujours un soleil radieux. Cela dure depuis une semaine et personne ne s'en plaint. Le thermomètre indique 36 degrés Fahrenheit.

Comme nous avons hâte que le printemps s'installe pour de bon.

Bientôt fini le noroît d'hiver qui nous a donné du temps sec et froid. Bientôt fini sa perfidie qui nous offre à la fois un ciel pur et clair, un soleil éclatant et une bise glaciale qui vous taille le visage et vous arrache des larmes et dont les violentes rafales nous font chanceler sur un verglas glissant.

Bientôt fini le surouët d'hiver, finis ces revers de tempête venant du sud-ouest qui soulèvent en poudrerie les bancs de neige accumulés par le nordet.

Bientôt fini le nordet d'hiver, ce vent glacial qui nous a apporté tant de baisses de température.

Encore cet hiver, les plus impétueuses tempêtes sont venues par les vents du nord-est. Mais nous n'en avons pas fini avec le nordet, car au printemps, de mémoire de Prologuien, il nous apportera encore les pluies les plus froides et les plus cinglantes.

Dire que certaines localités abritées dans Charlevoix ne connaissent pas ces vents tourmentés.

Le printemps n'est pas qu'affaire de vent et de pluies, il est aussi, affaire de bruits.

Bientôt nous entendrons les sabots de nos chevaux, le cliquetis de nos harnais, le grondement des roues de nos carioles.

Une fois les obstacles et les pièges du printemps envolés, nos chevaux, rapides comme l'hirondelle, franchiront au galop tous les chemins, tous les petits sentiers. Il fera bon de se dégourdir et d'entendre le hennissement et le piaffement de notre monture au passage d'une montée pénible.

Diantre! Voyez-vous ce que je vois? Voyez donc, ce sera bientôt l'été, l'été souverain, l'été verdoyant.

Changement de propos, ce matin, je conversais avec monsieur James MacPherson et il m'a confié combien les Écossais, éleveurs de moutons, aimaient leur chien de berger.

Voici en quels termes monsieur MacPherson m'a parlé du chien de berger :

— Sans le chien de berger, la totalité du terrain montagneux de l'Écosse ne vaudrait pas une pièce de douze sous.

— Il faudrait plus de personnes pour conduire un troupeau de moutons, les ramener d'entre les collines, les faire entrer dans le parc ou la bergerie et les conduire au marché, qu'on en pourrait payer par le produit de tout le troupeau.

— Croyez-moi, monsieur Lebeau, ce n'est pas sans raison que le berger écossais s'intéresse si fort à son chien. C'est lui, en effet, qui gagne le pain de la famille, content d'en recevoir le moindre morceau.

— Ni la faim ni la fatigue ne peuvent l'éloigner des pas de son maître : il le suivra à travers l'eau et le feu.

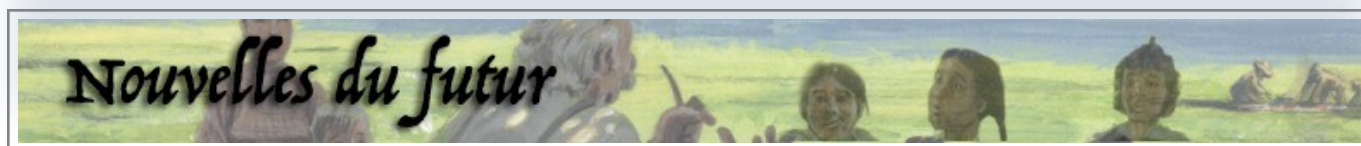
— Un autre trait remarquable, c'est que ces chiens comprennent la nécessité d'être indulgents envers les moutons faibles ou estropiés. On ne peut pas en dire autant de certains hommes.

— Ils conduisent ces derniers moutons avec beaucoup plus de douceur, ou de ménagement que les autres, et souvent on ne leur en donne qu'un seul à reconduire au bercail. En ces occasions, ils s'acquittent de leur devoir comme le feraient les plus tendres nourrices.

— Je vous pose la question cher ami: doit-on s'étonner que le berger fasse tant de cas de son chien; que sa mort soit regardée comme une grande calamité pour la famille, dont il forme, pour toutes fins et intentions, une partie intégrante, ou que ses exploits, ses traits de courage et de sagacité, soient transmis d'une génération à l'autre et forment une partie considérable de la conversation, au coin du feu, durant les longues nuits d'hiver?

Monsieur MacPherson termina son monologue en me rappelant le souvenir de la grosse tempête de neige de l'année passée au cours de laquelle le jeune Paulin Larose et ses amis auraient sûrement perdu la vie, n'eût été flair de son chien, Poildru.

Nous avons également parlé de Papino, le chien de Firmin McLean. Il paraît que monsieur Eustache Lavoie le laissera monter à bord de sa goélette lors de la prochaine saison navigable, histoire de vérifier si le cabot est aussi intelligent que son maître le prétend.



Le seigneur Prologue a reçu une lettre époustouflante. Il en est très fier et il croit qu'il a les meilleurs correspondants du futur.

Héhé! À tout seigneur, tout honneur! Il faut rendre honneur à chacun suivant son rang.

Diantre! M'est d'avis qu'il ne cherche pas à éviter la grandiloquence et l'excès de noblesse. Lorsqu'il parle de ses correspondants, il emprunte un style affecté et abuse des grands mots.

Vous me connaissez! J'ai demandé à lire la lettre responsable de tant de débordements verbaux. J'avoue, bien malgré moi, que le seigneur Prologue a raison d'être fier de ses correspondants. Il y a de quoi surprendre.

Voyez la réponse que messieurs Jérôme et Xavier ont faite concernant l'éducation et le rôle de la femme dans la société du XXI^e siècle:

— «Effectivement, les femmes sont sur le marché du travail. Socialement, cela a provoqué une diminution de la population, car les femmes ne veulent plus rester à la maison pour s'occuper des enfants.

— «Mais, pour y arriver, elles ont dû faire des manifestations, des moyens de pression, etc. Grâce à cela, les femmes peuvent travailler aux mêmes emplois que les hommes, si elles le veulent.

— «Mais pourquoi, à votre époque, les femmes ne peuvent-elles pas travailler? Est-ce à cause des enfants?

— «Il y a toujours des hommes qui croient que les femmes doivent rester à la maison, mais ils sont peu nombreux. Cela s'appelle du sexisme. Par contre, les hommes qui restent à la maison sont rares.

— «Tout le monde, garçons et filles, a accès à une éducation égale. Chez vous, est-ce qu'il y a des différences entre l'éducation pour un garçon et celle pour une fille?»

N'est-ce pas que c'est intéressant! Je dirais même plus, en voilà des questions pertinentes.

Quelles seront les réponses de notre grand seigneur? Je me le demande bien, car le seigneur Gonzague Prologue n'est pas reconnu être un homme très... très... (je ne trouve pas le mot) concernant le rôle des femmes dans la société.

Certes! Il écoute, mais... il y a toujours un «mais» qui en dit plus long que tout. C'est dire qu'il croit fermement, même s'il prétend le contraire, que la place de la femme est à la maison, auprès de ses enfants et de son époux.

Pourtant, le seigneur Prologue a des filles qui pourraient lui faire ravalier cette façon de penser tellement elles sont libres d'agir à leur guise.

Cependant, j'ajouterai que certains jours, le seigneur Prologue devient, illuminé par la grâce, plus libéral à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, il a beaucoup lu les philosophes et il se tient au fait des nouveautés idéologiques qui ont cours dans le monde.

Réflexion faite, m'est d'avis qu'il saura se tirer de ce mauvais pas. Après tout, le seigneur Prologue a eu un précepteur qui était Jésuite et il répondra certainement aux interrogations de ses amis Jérôme et Xavier par des interrogations... c'est tout vu!

Diantre! M'est d'avis que mademoiselle Elizabeth Harris et madame Papineau seraient plus en mesure de renseigner les habitants du futur sur l'action des femmes à notre époque.

Dans une chronique antérieure, je crois bien vous avoir parlé de certaines lectures concernant la condition féminine et les rapports que les hommes et les femmes devraient entretenir.

Cette question a été développée avec finesse et intelligence dans le livre suivant: «Woman in the Nineteenth Century» paru au début de février 1845 . Ce livre est de la plume d'une femme, Margaret Fuller!

Dans ce livre l'auteur questionne: «Pourquoi l'homme a-t-il choisi d'être le maître temporel de la femme et d'en faire sa servante?»

Elle fait ensuite observer que les hommes n'ont pas compris que les intérêts des femmes étaient identiques aux leurs et qu'ils n'atteindraient jamais leur plein développement, «leurs véritables proportions», tant qu'elles seraient empêchées d'atteindre les leurs.

Elle constate également que de leur côté, les femmes ont du pouvoir, mais elle le qualifie de pouvoir servile, fondé sur l'utilisation des cajoleries, de la fourberie.

Elle conclut en affirmant que «Le temps est venu où nos contemporains doivent comprendre que l'homme et la femme sont frère et sœur, piliers d'un même portique.»

Je résumerais la pensée de l'écrivain ainsi: «Ce n'est pas qu'elle n'admette pas les différences et que les femmes ont à tout faire comme les hommes, mais elle espère seulement qu'elles aient de l'espace pour le faire si tel est leur désir.»

De plus, il est de notoriété publique que Mademoiselle Elizabeth s'intéresse au mouvement féministe né aux États-Unis au cours de l'année 1848: année du Congrès de Seneca Falls, dans l'état de New York, où fut adoptée une «Déclaration des droits des sentiments.»

C'est madame Elizabeth qui m'a informé que le premier Congrès national sur les droits des femmes s'est tenu, en 1850, à Worcester au Massachusetts.

Il paraît qu'on y a réclamé «l'accès des femmes à l'instruction secondaire et supérieure, aux professions, au suffrage et à l'élection, des droits de propriété égaux pour les femmes mariées, une participation égale aux risques et aux bénéfices du travail productif».

M'est d'avis qu'il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant que cette déclaration ne mène à des changements significatifs dans le comportement des hommes de cette première moitié du XIXe siècle envers ce qu'ils dénomment «le sexe faible»!

Dans son livre «Woman in the Nineteenth Century», Margaret Fuller a également abordé ce sujet qui est au cœur des préoccupations de mon amie Elizabeth.

L'auteur déclare: «Que les femmes soient capitaines au long cours si elles le veulent!»

Elle dénonce en particulier tout ce qui empêche les femmes de s'instruire, d'élever leur esprit et de vivre dignement. Peut-être, dit-elle, «les femmes sont-elles faites davantage pour la sphère privée que pour la sphère publique. Mais il est injuste et nocif d'opposer des obstacles à celles qui préfèrent la seconde, et la vie domestique est pénible et ennuyeuse en grande partie parce que les hommes la désertent.»

Elle condamne entre autres «l'existence du double critère de moralité qui permet aux hommes de donner libre cours «à leurs passions» et qui impose l'ignorance aux femmes dans ce domaine.»

Elle est allée jusqu'à prétendre que ce double critère favorise le mensonge et la dissimulation à l'intérieur du mariage. Elle conclut en appuyant sur la nécessité suivante: «Il faut que les femmes cessent de prendre des hommes comme maîtres et comme guides.»

Pour mon plus grand bonheur, il m'arrive parfois de discuter de tout cela avec Elizabeth et son frère, le docteur Charles Harris. Ma foi! J'imagine que toutes ces discussions n'ont plus cours au XXIe siècle, vu que les femmes sont libres.

À la place du seigneur Prologue, je poserais la question suivante à mes correspondants:

— «Est-ce que vous croyez que nos propres luttes ont permis aux femmes du futur d'acquérir autonomie et liberté?»

Par la barbe de mille dragons! Voilà une question qui demande aussi réflexion!

Augustin Lebeau, journaliste



Vous connaissez «Pipcassée», «Trottefouine» et capitaine «Hauteroche» ?

Prologue, mardi 5 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Durant la nuit, un refroidissement nous a pris par surprise. Ce matin, le thermomètre marquait 27 degrés Fahrenheit. Le soleil nous a boudé toute la journée. Une grisaille déprimante s'est installée au-dessus de nos têtes encore enivrées par les parfums des derniers jours.

Bientôt, un peu partout, dans les granges et étables de la seigneurie, les habitants seront à déshabiller les moutons de leur laine. Et oui, nous déshabillons nos moutons!

Malgré le refroidissement des derniers jours, le temps est de plus en plus doux et l'on ne craint plus qu'ils prennent froid. Mais, comme m'a dit madame Marie-Louise, mieux vaut attendre encore plusieurs jours.

Tondre un mouton n'est vraiment pas une tâche facile.

Le plus beau troupeau d'ovins, ici à Prologue, se retrouve chez madame Marie-Louise. Elle prend soin de toutes ses bêtes comme si elles étaient aussi importantes que la

prunelle de ses yeux.

Je vous dis que ce n'est pas une fainéante et pour une fois, son homme s'est rendu utile.

Non d'une pipe! Ce n'est pas que je veuille médire sur monsieur Alcide, mais il paraît qu'il n'est pas d'une grande utilité sur la ferme! C'est un homme chétif qui a la tête ailleurs.

Il a passé une partie de l'hiver à faire des plans avec François Petitout et le jeune Hector Forbes!

Je me demande à quoi peuvent bien servir les inventions de ces messieurs.

Pour sa part, madame Beaulieu dit que son Alcide l'aide en fabriquant toutes sortes d'outils, grands et petits, afin de faciliter le travail de la terre.

Et, ma foi, j'avoue qu'il réussit assez bien. Ah! pour sûr, ce n'est pas la faucheuse mécanique de Léon Simard, mais il a construit à partir de leviers, de cordages et de poulies, un ingénieux système pour entreposer les «balles de foin» dans la partie supérieure de la grange.

Depuis, il reçoit régulièrement la visite d'habitants qui aimeraient installer un tel système dans leurs bâtiments.

Madame Marie-Louise m'a dit que sa vache Colletterte mettra bas dans quelques jours. Le p'tit veau de l'année dernière a été dénommé Cachette par Clarisse qui a la manie de donner un nom à tout ce qui bouge sur cette terre.

Avec cet enfant, même les vers de terre portent de jolis prénoms.

Imaginez, l'été dernier, elle m'a solennellement présenté Gustave, son ver de terre préféré. Et pis, il y a avait Clapotis, la chenille et Quidam, la fourmi. Sa manie ne s'arrête pas là, il paraît qu'elle attribue des surnoms familiers et souvent moqueurs aux gens de Prologue qui viennent visiter ses parents. Ainsi, elle me dénomme «Trottefouine» depuis ma toute première visite.

Elle dénomme Édith Desrosiers, «capitaine Hauteroche» parce qu'elle sait très bien se servir de sa fronde et, Léon Simard, «Pipcassée». Ce dernier surnom est vraiment amusant et révélateur. Je vous raconte.

Madame Marie-Louise Beaulieu a cassé la pipe du bonhomme, un jour qu'il était venu acheter des moutons. Il cherchait à les avoir pour presque rien.

Notre bonne paysanne, qui n'a pas la langue dans sa poche, l'a traité de «verreux» et de «filou» !

Voilà qui était bien dit!

En voulant le mettre à la porte alors qu'il insistait, elle lui a donné une bonne poussée dans le dos et le bonhomme s'est retrouvé par terre, les quatre fers en l'air.

En tombant, il a cassé sa pipe. Clarisse qui avait assisté à toute la scène le dénomme «Pipcassée» depuis ce fameux jour.

Avouez que ces sobriquets sont bien trouvés et qu'il est étonnant qu'une si petite fille ait autant de sagacité.

Changement de propos, ce matin, j'ai rencontré l'ancêtre Borduas!

Nous avons discuté agriculture, production, consommation et alimentation, car ces questions intéressent le vieil homme depuis toujours.

À Prologue, la grande majorité des habitants produisent ce dont ils ont besoin et ils n'ont pas beaucoup de surplus, ce qui fait qu'ils vendent peu.

Chacun récolte son blé, son sarrasin, ses pois, ses fèves. Les habitants cultivent l'avoine et l'orge pour nourrir leurs bêtes, récoltent le lin, le taillent et le broient pour ensuite le tisser!

Plusieurs habitants élèvent des moutons dont ils cardent la laine pour en faire ensuite des étoffes.

La plupart font leurs souliers avec la peau de bœuf qu'ils ont auparavant tannée. Ces souliers portent le nom de souliers sauvages, de bottes sauvages. Et puis, il y en a encore plusieurs qui portent comme souliers de simples sabots!

L'élevage sert principalement à nourrir la famille de l'exploitant; le surplus est vendu au village et parfois au marché de la seigneurie de la Vadrouille ou de Saint-Hyacinthe.

Comme je disais plus haut, la récolte de lin est aussi cardée et filée. Les femmes en font des draps, des serviettes, des nappes et bien d'autres choses.

Certains disent, surtout ces messieurs des journaux d'agriculture, que les cultivateurs canadiens, par insouciance ou par manque de tradition agricole, ne se préoccupent pas d'engraisser et d'amender leurs terres et se débarrassent des fumiers plutôt que de les utiliser à bon escient.

Croyez-moi! Rien n'est plus faux, du moins à Prologue et dans la plupart des seigneuries avoisinantes. Parlez-en au jeune Henry-Firmin McLean!

Certes, il manque d'engrais (fumure animale), mais à mon avis cela est relié à l'insuffisance du cheptel et non pas à une prétendue, mentalité paysanne.

Comme j'ai été l'un des recenseurs du gouvernement en 1851, je suis à même d'affirmer que la grande majorité des habitants de Prologue ont peu de bétail!

Alors, comme dirait Vitaline Lavoie, ce n'est pas un calcul difficile à faire: un petit cheptel égale peu de fumier animal; peu de fumure, égale terre mal engraisée!

Certes, les cultivateurs de Prologue prennent soin de garder le peu de fumure qu'ils ont pour l'usage de leurs jardins et autres lopins de terre consacrés à des cultures plus capricieuses comme le lin, le tabac, les pommes de terre.

D'ailleurs le bonhomme Borduas m'a dit que son tabac était toujours très bon justement parce qu'il engraisait la parcelle servant à la production de cette culture.

Bien sûr, dans les meilleures exploitations comme celles de Léon Simard, Eustache Lavoie, Marie-Louise Beaulieu et de quelques autres, là où le bétail est plus nombreux et bien nourri, on étend aussi du fumier sur les parties plus détériorées des prairies et parfois sur la jachère.

Bientôt, lorsque les cultivateurs n'auront plus peur des gelées subites qui nous réservent de mauvaises surprises parfois jusque tard en avril, ils laboureront leurs champs et puis les ensemerceront.

Cela m'amène à vous parler des types de charrues que l'on retrouve sur notre territoire et dans les seigneuries avoisinantes.

Les cultivateurs de Prologue utilisent presque essentiellement la lourde charrue à rouelles, munie d'un avant-train, d'un soc, d'un coutre de fer et d'un versoir fixe en bois.

Le père Borduas m'a dit que l'utilisation de cette charrue requiert souvent un puissant attelage : au moins deux bœufs allant parfois jusqu'à quatre et deux chevaux pour un maximum d'efficacité.

Pour les raisons que je vous donnais plus haut, vous comprendrez que ce puissant attelage n'est pas à la portée de la majorité des habitants de Prologue. Alors, plusieurs d'entre eux louent un attelage pour la période des labours.

Souvent le laboureur est assisté d'un toucheur (un enfant de 10-12 ans ou un journalier agricole). Ce dernier doit se placer à l'avant de la charrue afin de guider convenablement l'attelage.

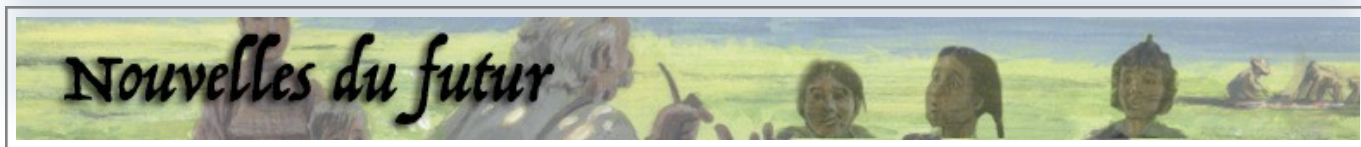
Dans la côte des Écossais, plusieurs cultivateurs ont une charrue de type anglais nommée «swing plough», sans avant-train. Il paraît qu'elle est plus légère et plus maniable.

Cette charrue a besoin d'un train de labour moins puissant et d'une main-d'œuvre moins considérable que la charrue canadienne. Deux chevaux ou deux bœufs sont suffisants comme attelage.

Le jeune William MacIntosh m'a affirmé qu'un laboureur habile et expérimenté peut assurer à lui seul le maniement de cette charrue, mais cela dépend aussi de la morphologie du terrain et de la composition des sols.

Voilà, je vous donnerai la suite une prochaine fois! Je vois venir à moi, le juge de paix.

Il ne ménage pas ses efforts: aurait-il quelques nouvelles à m'apprendre?



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir. Elle avait une question pour moi: comment des papillons peuvent-ils tenir dans des cheveux?

— Certes, lui dis-je, il arrive que des papillons, entre deux courses, viennent se poser quelques secondes sur nos cheveux pour ensuite s'envoler et vaquer à leurs activités coutumières, mais, je suppose qu'il ne s'agit pas de cela, que voulez-vous donc dire au juste?

Constatant ma curiosité et fière de son effet, elle me tendit une lettre que l'un de ses correspondants lui avait expédiée. Voyez par vous-mêmes:

— «Notre habillement se compose de très peu de choses, mais de bon goût. Jeans larges avec fond de culotte au genou, les chandails se portent très longs par-dessus les jeans et, espadrilles et casquettes complètent le tout pour les garçons. Pour les filles, c'est un peu plus sexy. Elles portent des jupes courtes, des chandails bedaine, des gros souliers plate-forme et dans les cheveux, tout plein de papillons.»

— Ma foi! dis-je à la suite de cette lecture, les jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs. Non seulement ils sont visités par des papillons qui logent dans leurs cheveux, mais, en plus, ils ont des chandails bedaine et des souliers plate-forme. Là, j'avoue mon ignorance!

— Qu'est-ce donc qu'un chandail bedaine, demandai-je à Chloé?

Elle haussa les épaules, rougit et avoua son ignorance. Elle finit par dire qu'elle poserait la question à ses correspondants: en attendant, elle espère que ces chandails ne sont pas tricotés dans de la peau d'humains!

Cette dernière remarque nous amena à nous poser la question suivante: est-ce que les gens du futur sont cannibales?

Brrr! J'ai remarqué un petit frisson lui traverser tout le corps. Elle s'en est allée, quelque peu déconfite. Pour sûr, elle tirera cela au clair!

Depuis, je suis demeuré interrogatif sur l'affaire des souliers plate-forme.

Voyez les différentes définitions du Dictionnaire de l'Académie française datant de 1835:

— PLATE-FORME en termes de Charpenterie, Pièce de bois qui reçoit le pied des chevrons du comble.

— Plate-forme de fondation, Assemblage de charpente qu'on place quelquefois sous des fondations.

— PLATE-FORME en termes de Guerre, Ouvrage de terre élevé et uni par le haut, sur lequel on met du canon en batterie.

— Plate-forme de batterie, Assemblage de solives et de madriers, sur lequel on met du canon en batterie à l'attaque d'une place.

— PLATE-FORME. s. f. Couverture d'un bâtiment sans comble, faite en terrasse avec des dalles de pierre, des lames de plomb, etc. Il y a au haut de cette maison une plate-forme pour prendre l'air. On découvrait fort loin de dessus la plate-forme de ce château. La plate-forme d'un observatoire. Dans le Levant, le toit des maisons est ordinairement en plate-forme. Les plates-formes sont communes en Italie. Prendre l'air sur la plate-forme.»

Par la barbe de cent dragons! Vous conviendrez qu'il nous est vraiment difficile d'imaginer la forme que peut prendre un soulier plate-forme!

Il faut que j'en parle à monsieur Larose, le cordonnier et à Roger Lamarre, le menuisier.

Augustin Lebeau, journaliste



Faites vos paris sur le départ des glaces...

Prologue, jeudi 7 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà deux jours que ce refroidissement dure. Tout est figé par cet arrêt subi dans la nature des choses. Espérons le soleil pour bientôt. Le thermomètre s'est tenu sur la barre du 28 degrés Fahrenheit.

Ce midi, malgré le froid qui perdure, j'ai tenu ma promesse de rendre visite à Firmin Borduas, afin de poursuivre notre conversation au sujet de l'agriculture. Sur la galerie de la maison, le sage homme avait allumé une pipe et regardait la nature figée.

L'automne dernier, Monsieur Borduas a construit ce toit au-dessus de sa galerie et cela donne fière allure à sa maison.

Faut croire qu'il est en train de l'étreindre. Il n'est pas coutume de voir des habitants dehors à admirer l'œuvre extravagante du frimas lorsque le travail ne l'exige pas.

Je montai les deux marches qui nous séparaient et entamai la conversation.

— Quelle bonne idée que cette couverture, lui dis-je. Nous voilà à l'abri à respirer ce brouillard frileux que la nature nous apporte.

Le silence prit une respiration. Je tirai une longue bouffée de mon cigare et la pipe de notre ami laissa échapper quelques volutes de fumée. L'homme n'avait pas encore dit un mot. Il laissa échapper un profond soupir et dit :

— Les glaces sont toujours là, m'sieur Lebeau ! Ça m'inquiète un peu. Faudrait que ça parte cette semaine. J'ai l'impression que la pluie et le soleil ont fait leur œuvre. Sinon, on risque d'avoir des inondations.

Puis, en me regardant d'un œil inquisiteur, il ajouta :

— Je suppose que vous avez pris des paris sur le départ des glaces, m'sieur Lebeau!

— Heu! Oui, en effet!

— Et vous avez misé sur quel jour ?

— Demain, lui dis-je.

—

— Y a des chances, y a des chances!

—

— Moi, je gagerais pour dimanche...! Vous prenez le pari avec moi ?

— Combien ? 50 cents, ça vous va ? lui dis-je, certain qu'il refuserait de mettre une telle somme.

— Hum ! C'est une somme... Je ne veux pas vous ruiner... Bon... D'accord... pari tenu.

Chaque année celui qui devine la journée de la débâcle se fait une somme rondelette. Pour cela, il doit avoir pris des paris avec plusieurs personnes. Chacun prévoit une journée et une heure précise.

Jusqu'à maintenant, j'ai pris 5 paris à 10 cents chacun. Je ne peux plus perdre, car ces 5 journées sont toutes passées. Si la débâcle a lieu demain, je gagne 5 fois 10 cents, sinon, je ne perds ni ne gagne. Mais, là, je viens d'ajouter 50 cents avec Monsieur Borduas.

Je peux faire un gain important : un dollar. Le salaire d'une grosse semaine de travail pour un ouvrier agricole.

J'étais à ces calculs lorsque mon hôte me donna une petite tape sur l'épaule et me dit doucement avec un air rieur et taquin :

— Inutile de faire des calculs, m'sieur Lebeau, les glaces ne partiront pas demain, elles ne sont pas prêtes. Il y a des signes qui ne trompent pas. Vous risquez seulement de perdre 50 cents et moi de ne rien perdre.

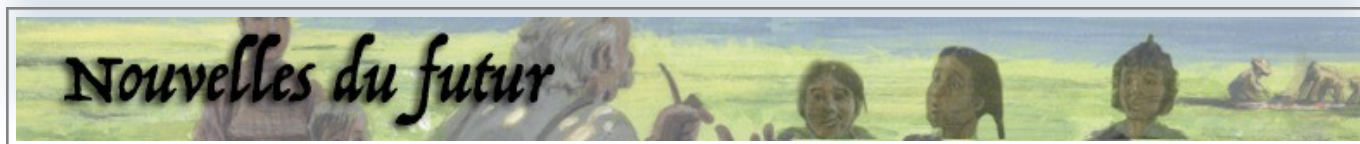
Il avait dit cela avec une telle confiance. Je décidai de profiter de ses connaissances comme d'une information privilégiée. Il y en a quelques-uns qui aiment bien parier. Ce 50 cents, je vais le reprendre ailleurs... Et même plus, beaucoup plus.

— Je dois vous quitter, Monsieur Borduas.

— Mais vous partez bien vite cher monsieur, ne devons-nous pas discuter d'agriculture et de charrues ?

— Heu ! Oui, vous avez raison, mais je reviendrai!

Me voilà sur le chemin du retour, pensif, mijotant une revanche...



Mademoiselle Jane-Edith Caldwell a une correspondante qui a une grande sensibilité. Cette demoiselle se prénomme «Laulau» et elle a un esprit droit et un cœur des plus amical.

Cette jeune demoiselle a grandement sympathisé avec Jane-Edith lorsque j'ai décrit la tentative de cette dernière de construire une télévision avec les maigres renseignements que ses correspondants du futur lui avaient fournis. Écoutez ce cri du cœur:

— «Je ne lis pas beaucoup les chroniques quotidiennes de monsieur Lebeau, heureusement pour vous! À cause de votre mésaventure, je ne voudrais pas que les vingt-deux élèves que nous sommes dans notre classe sachent que vous avez essayé de construire une télévision. Je n'ai pas honte de vous du tout! Je veux tout simplement dire qu'on ne rit pas de vous, et qu'il y ait encore plus de plaisanteries à votre sujet. Je sais que ce n'est pas agréable du tout! J'espère que vous comprenez cela, je ne voudrais pour rien au monde vous faire de la peine! Je suis énormément sincère, ne m'en voulez pas d'accord?»

— «Je suis très désolée de ce qui vous arrive à cause de la télévision. Je n'aime guère moi non plus les fin finauds! Je vais vous parler de la télévision. On la surnomme aussi la télé. On peut dire que c'est comme une boîte à image en beaucoup plus compliqué, car moi-même je ne suis pas capable d'en construire une! Il n'y a que les spécialistes qui en construisent. Vous disiez que votre autre correspondante disait que c'était un peu le même principe que regarder par une fenêtre, c'est vrai effectivement, inutile de vous dire que c'est beaucoup plus compliqué! Je vais vous parler des postes de télé. Des postes de télé sont plusieurs images que vous pouvez changer à l'aide des boutons qui sont sur la télévision ou à l'aide de la fameuse télécommande. La télécommande est une manette avec des boutons qui peut faire changer le poste de télévision ou monter le son et autre. [...]»!

Diantre! Mademoiselle Laurence. Il n'était nullement dans mon intention de me moquer de votre amie, Jane-Édith. Bien au contraire, j'essayais de montrer comment certaines explications étaient difficiles à comprendre et ne nous permettaient pas d'imaginer ni l'apparence ni le fonctionnement des objets et des inventions qui font partie de votre quotidien.

Si je vous ai blessée, chère amie, je m'en excuse et, n'ayez crainte, je suis sincère en vous disant que je considère mademoiselle Caldwell comme une personne des plus aimable et des plus respectable.

Augustin Lebeau, journaliste



Description des écoles des environs

Prologue, samedi 9 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Enfin, le vent et le soleil se sont unis contre l'épaisse couche de neige. Depuis deux jours, la neige fond à un rythme effréné. Aurait-elle peur des représailles?

Il y a de cela plusieurs semaines, je vous ai parlé d'écoles et d'instruction. Je vous ai laissé sur les commentaires de l'inspecteur Delage.

J'ai omis de vous transmettre ses commentaires sur les différentes écoles qu'il a visitées et que vous reconnaîtrez peut-être.

J'espère, chers enfants du futur, que vous me tiendrez au courant des progrès accomplis depuis ce temps.

— St-Hyacinthe-le-Confesseur:

Il y a 4 écoles dans cette municipalité où 98 enfants reçoivent l'éducation. Les résultats obtenus dans ces écoles sont médiocres, car les institutrices qui les dirigent semblent n'attacher aucune importance à leur position.

— St-Jude:

On compte dans cette municipalité sept écoles. Le nombre des élèves est de 301. Celle qui est tenue par monsieur Ephrem Tétreault a produit des résultats passables. Les six autres écoles sont mal tenues et j'ai dû recommander aux commissaires le renvoi des institutrices qui les dirigent à l'exception cependant d'une seule qui m'a paru avoir une éducation suffisante pour enseigner. Cette municipalité ne possède que deux maisons d'école convenables. Les commissaires ne s'occupent guère non plus de voir à ce que celles-ci soient pourvues de tout ce qui peut y être nécessaire.

— St-Pie:

Cette municipalité possède treize écoles, dont une protestante et douze catholiques fréquentées par 613 élèves. L'école du village dirigée par madame Beaudry présente d'assez bons résultats. Celle de la «Factorie» et celle du bas de la rivière sont aussi tenues sur un bon pied, mais la maison d'école du bas de la rivière est en mauvais état. Les

écoles dirigées par monsieur Jodoin et mademoiselle Champeau sont passables. Celle que dirige M. Bourbonnière est la meilleure de cette paroisse. La facilité avec laquelle les élèves ont répondu sur toutes les matières qui y sont enseignées est une preuve du zèle que déploie cet instituteur et de l'application de ses élèves. L'école de l'arrondissement No.10 était fermée lors de ma visite, l'institutrice qui la dirigeait étant décédée depuis quelques jours. Les quatre autres écoles sont médiocres et l'enseignement y est peu méthodique.

— St-Dominique:

Les six écoles de cette municipalité sont fréquentées par 369 élèves. Madame Godreau qui a la direction de l'école du village enseigne avec succès, et son école étant régulièrement fréquentée par 75 élèves assez avancés, j'ai conseillé aux commissaires de la mettre sur le pied d'une école modèle. L'école du 9ième rang, celles de la barrière et sixième rang font honneur aux institutrices qui les dirigent et aux élèves qui les fréquentent. Les progrès dans les écoles des demoiselles Lagassé et Rainville sont nuls, et j'ai conseillé aux commissaires de renvoyer ces deux institutrices.

— Ste-Rosalie:

Cette municipalité a l'avantage d'avoir six écoles en opération. Les deux écoles du village tenues par Monsieur et Madame Isaac Lucier sont fréquentées par 182 élèves et sont, sans contredit, les deux meilleures écoles élémentaires de mon district d'inspection. On y enseigne avec beaucoup de succès la syntaxe française, la tenue des livres et la composition. Les cinq autres écoles sont fréquentées par 175 élèves. Celle de Mlle. Rosalie Galipeau ferait honneur à son arrondissement si cette institutrice donnait autant de soins à ses jeunes élèves qu'elle en donne aux plus âgés. Elle m'a promis de suivre mes instructions à ce sujet. L'école du bord de l'eau me paraît être la plus négligée de cette paroisse. Elle manque du matériel nécessaire et la maîtresse n'a pas l'instruction requise pour enseigner avec succès.

— St-Paul d'Abbotsford:

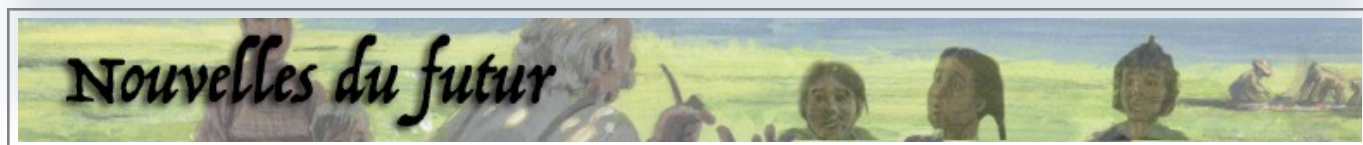
Il y a dans cette municipalité cinq écoles catholiques fréquentées par 229 élèves. Les progrès que j'ai constatés dans l'école du côté est de la montagne sont dus à la bonne méthode d'enseignement et à l'activité de Mlle Tétreault qui la dirige. Les quatre autres écoles qui sont sous le contrôle des commissaires n'offrent pas de progrès assez marqués. Il y a aussi trois écoles dissidentes protestantes dont le nombre d'élèves est de 59 soient, 30 garçons et 29 filles. De ces trois écoles, il n'y a que celle tenue par Mlle Erskine qui soit une bonne école élémentaire, celle de Mlle Crosfield n'ayant fait aucun progrès et celle de Mlle Clamont étant fermée lors de ma visite pour cause d'une maladie épidémique qui sévissait parmi un grand nombre d'enfants.

Voilà, cela suffira pour vous donner une bonne idée de la façon dont les écoles sont menées... Qu'en est-il dans le futur ? Fait-on encore de telles inspections?

Pardi! Voilà monsieur Eustache Lavoie qui frappe à ma porte.

— Vinguienne de vinguienne, m'sieur Lebeau! Il y a deux lascars qui me sont de parfaits inconnus qui viennent de pénétrer dans la maison du juge de paix. Je crois bien qu'ils étaient menottés. On dirait que nos enquêteurs ont fini par mettre la main sur les mauvais farceurs qui ont détourné le parcours de la course de raquettes.

Me voilà sur le chemin du retour, pensif, mijotant une revanche...



Ce matin, je suis allé chez monsieur Casimir, le maître de poste! Le pauvre homme était mal en point. Il avait le nez rouge et se mouchait constamment. Il toussait et parlait d'une voix grave et presque éteinte! Lorsque je m'enquis de sa santé et de l'origine de sa maladie, il me toisa avec dédain! D'une voix presque muette, il balbutia :

— Non seulement je risque ma vie tous les jours à cause des LIGNES, mais en plus, j'attrape des maladies qui viennent du futur!

— Une lettre du futur nous est arrivée avant-hier, elle sentait le camphre. Lorsqu'elle est passée par la machine à transmettre le courrier, j'ai pris froid et j'ai senti la fièvre monter en moi.

— Cette chose, en provenance du futur, s'en est prise à mes oreilles, à ma gorge, à mon pauvre nez et voilà le résultat. Je meurs, j'expire, je trépasse, je succombe, je péris, je disparaïs, je bous de fièvre. Je ne suis plus qu'un moribond. Je pense que c'est l'influenza, mais je crois que les gens du futur appellent cela la «grippe».

Quelle verve, les amis! Le pauvre homme a fini par reprendre son souffle pour ajouter :

— Et vous, monsieur Lebeau qu'est-ce qui vous arrive?

Son malheur était trop grand et je n'ai pu lui mentir. Je lui ai cependant demandé de ne rien dire de ma confidence de peur que certaines personnes mal intentionnées me conduisent à l'asile des «furieux» de Québec!

— Mais savez-vous le nom de cette curieuse maladie, me demanda-t-il avec compassion.

— D'après les renseignements que j'ai reçus de monsieur Aurigène, il s'agirait d'un phénomène temporel!

— Fichtre! Pfftt, grogna-t-il. Je préfère vivre à Prologue que de vivre dans ce siècle où les gens souffrent de maladies temporelles!

Augustin Lebeau, journaliste



Arrivée des Grandes Oies des neiges

Prologue, lundi 11 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige disparaît à vue d'oeil. La chaleur des nuits est étonnante et le jour, le thermomètre atteint des sommets records. Hier, il a atteint la ligne de 50 degrés Fahrenheit. Ce matin, vers 11 heures, il y était déjà, voguant ainsi vers un nouveau sommet.

Hier, lors de ma promenade matinale j'ai été distrait par des cris provenant du ciel. De magnifiques vols d'oies blanches rempissaient le ciel de Prologue.

Elles sont en retard. L'année dernière, elles sillonnaient notre ciel en date du 29 mars.

Diantre! Quelle merveille! Chaque année, à mesure que le mois d'avril progresse, les immenses volées bruyantes des Grandes Oies des neiges arrivent de plus en plus nombreuses, en provenance des aires d'hivernage de la côte est des États-Unis.

Jos, le quêteux, m'a affirmé qu'il avait déjà vu de grands rassemblements d'oies blanches alors même qu'il était au New Jersey. Il en aurait même aperçu jusqu'en Caroline du

Sud.

Ma foi! Je veux bien croire le bonhomme, mais cela me semble bien curieux.

Quoi qu'il en soit, nous aimerions connaître l'endroit où ce magnifique oiseau choisit de nidifier.

Jos Testament, l'ami de Jérôme Lagibotière, prétend que les oies blanches s'en vont nicher dans le Grand Nord, vers la terre du Groenland, l'île de Baffin, et la Baie d'Hudson.

Ma foi! Si tout cela est vrai, cela me rend l'oiseau encore plus admirable.

Imaginez le voyage!

Parfois, j'aimerais être très très petit afin de pouvoir me hisser sur le dos de l'une d'elles et faire ainsi le voyage de la côte est des États-Unis jusqu'à la terre du Groenland. Ce rêve je le fais depuis que je suis enfant et j'espère continuer de le faire jusqu'à ma mort.

Les oies blanches me donnent l'impression de suivre les voies d'eau comme un chemin tracé pour elles. Ce matin, je les ai suivies des yeux jusqu'à les perdre, à l'horizon.

La vue de cette multitude d'oiseaux, au plumage blanc éclatant, qui s'agitent bruyamment dans le décor d'un vaste ciel bleu, est certes l'un des plus impressionnants spectacles dont la nature nous fait cadeau. Je sais qu'elles se posent dans la baie « Du rat musqué » dans la seigneurie de La Chamaille. A cet endroit, il y a un marais appétissant pour elles.

Je ne saurais dire ce qu'elles mangent, mais elles semblent apprécier les mets que lui fournit généreusement ce grand marécage. Et, je ne me lasse pas de les voir ainsi bâfrer goulûment.

Tôt ce matin, j'étais au rendez-vous avec mon ami Magloire!

Nous sommes comme deux enfants devant le spectacle de ces milliers d'oies qui tombent du ciel, tourbillonnent comme des feuilles d'automne et qui, à la dernière seconde, se posent avec grâce comme si elles voulaient éviter de brouiller la surface de l'eau.

Le jeune Bernard Hamelin nous a accompagnés. J'ai tenu ma promesse. Alors que nous étions en route vers la baie «Du Rat musqué», nous les entendions rire et cacarder très fort! Parmi ce groupe de joyeuses et innocentes demoiselles, l'outarde massive fait tache comme la terre au printemps.

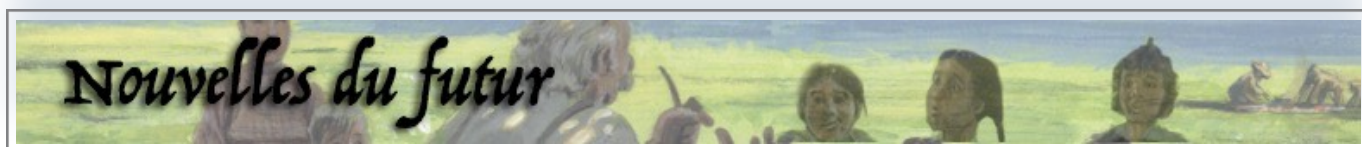
Magloire et moi aimons les voir enfouir leur tête dans la vase pour y extirper quelque festin alors que les autres jacassent et déambulent en se dandinant, alors que plus, loin, aux alentours, des sentinelles, immobiles, l'œil averti, montent la garde.

Parfois, elles donnent l'impression de rigoler à une bonne blague faite par l'une d'elles où, serait-ce de nous qu'elles se moquent?

Dieu seul sait ce qui les faisait tant rire...!

Parfois, quelques bruits les épouvantent et nous les voyons, tel un vaste champ enneigé resplendissant sous le soleil, s'élever à hauteur des arbres puis, redescendre et redevenir pareil au sable blanc d'une plage.

Diantre! Quelle belle rêverie, quel beau spectacle!



On a appris que les gens du futur font des rapports d'impôts. Ils remplissent eux-mêmes un formulaire sur lequel ils indiquent combien d'argent ils doivent DONNER à ceux qui les dirigent.

Je dois vous dire que cette pratique serait très impopulaire ici à Prologue. Les gens détestent les impôts.

Certes, la plupart d'entre eux conviennent qu'il faut reconstruire le presbytère, entretenir les chemins publics et donner une éducation aux enfants, mais il ne faudrait pas exagérer... qu'on se le tienne pour dit!

Augustin Lebeau, journaliste



L'état des chemins, sujet de discussions intenses

Prologue, mercredi 13 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, en fin de journée, un violent orage s'est abattu sur la seigneurie. De gros grêlons ont alterné avec une pluie torrentielle. Ce matin le soleil est revenu, comme si rien ne s'était passé. Pourtant, de mémoire d'habitant, un tel phénomène est plutôt rare en avril.

L'année dernière, c'est en date du 15 avril que le premier arrivage venant de la mer a mouillé l'ancre au port de Québec. Le vaisseau ALBION, conduit par le capitaine Bardey, était parti de Glasgow, le 23 mars 1852. Il paraît que de 1760 à 1852, aucun vaisseau n'est arrivé au port de Québec avant cette date.

L'année dernière, les hirondelles se sont montrées à Montréal pour la première fois le 17 avril et les glaces sont parties le 19 avril. Il paraît que ce spectacle est de toute beauté!

Voir voguer de gros morceaux de glace, tels des navires en partance pour une contrée lointaine a de quoi émoustiller l'imagination de nos meilleurs conteurs.

Quand partiront les glaces sur la rivière Serpentine? L'an passé, elles ont quitté le 15 avril et plusieurs s'en rappellent. Oh oui! On s'en rappelle, et surtout Marc Borduas qui est parti lui aussi avec les glaces. Le jeune homme ne fera pas le fanfaron cette année, il a eu sa leçon.

L'orage d'hier aura eu raison de la rivière. L'important, c'est qu'il ne se forme pas d'embâcle. Certes le niveau de la rivière est très élevé, mais pas d'embâcle à l'horizon.

Je ne sais si vous pouvez imaginer l'état des chemins en ce printemps hâtif.

La grande quantité de neige tombée en février et mars a rendu la tâche de l'entretien très difficile, comme l'an passé d'ailleurs. Même si les anciennes traînes, aussi nommées traîneau commun, ont déjà été les voitures les plus commodés sur nos chemins de campagne peu fréquentés, elles forment des cahots dans une neige épaisse et profonde.

Quand cette neige fond, l'eau forme des flaques invisibles quelquefois si profondes qu'un attelage peut y être englouti en quelques secondes. Croyez-moi, j'exagère à peine.

Quand la neige est complètement disparue, c'est la boue qui prend le relais. Aussi, il n'est pas étonnant de voir Monsieur Donald Laprise s'inquiéter de l'entretien des chemins d'hiver.

Nous étions plusieurs au magasin général à jaser sur le jour de la débâcle et sur l'état des chemins à Prologue.

— Ça brasse le canayen, et pis ça casse les sleighs, dit notre forgeron Athanase.

— Un plan, voilà ce qu'il nous faut. Une stratégie, lance le juge de paix. Comme ça, nos chemins seraient toujours beaux.

— Ouais! et nous devrions faire de même à la grandeur du territoire. Prologue, La Gâtine ou La Chamaille, c'est du pareil au même. Des beaux chemins partout, voilà ce qu'on a besoin, ajouta Athanase.

— Parfois nous devrions prendre la charrue à neige en même temps que le rouleau. D'autres fois, le rouleau devrait suffire. Vous savez très bien que nos chemins sont trop étroits. Les chemins des côtes Sainte-Justine, Saint-Ambroise et celui de la côte des Écossais ont seulement 26 pieds de large. C'est pas assez, ajouta monsieur Laprise.

Le vieux Borduas écoutait la conversation religieusement. En fin connaisseur, il dit:

— Ouais! Et les chemins de traverse, c'est encore pire. T'es mieux de pas t'essayer à deux sur le chemin, il faut que quelqu'un recule jusqu'à la prochaine passe. J'ai déjà vu des chicanes pour savoir qui céderait le chemin. Y en a qui sont ben malcommodes, vous savez! Pis quand il vente, il faut tout recommencer. Faudrait qu'on passe la herse et le cylindre plus souvent et qu'on augmente le nombre de passes.

— Bon! Bon! Je vais en parler au maire, lança finalement le percepteur seigneurial en quittant le magasin général.

Mais le vieux Borduas désirait poursuivre la conversation. Me semble que le sujet l'intéressait, il dit :

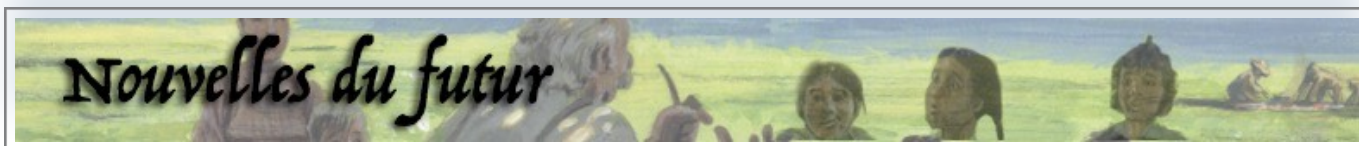
— Y a des élections dans l'air, monsieur Lebeau. Paraît que notre docteur ne se représente pas. Vous trouvez pas que notre bourgeois de juge de paix est ben avenant tout d'un coup ?

— Hum! Ouais! Et pis les chemins, c'est un bon sujet, ne trouvez-vous pas ? Monsieur Laprise semble avoir de bonnes idées. Qu'en pensez-vous ?

— Faut que je parte, monsieur le journaliste. Passez faire un tour chez moi, on poursuivra cette conversation sans témoin, me lança-t-il en regardant du coin de l'œil le forgeron.

L'homme quitta à son tour le magasin et je me promis d'aller le voir dès que possible.

Voilà qu'il est 6 heures du soir au moment où j'écris ces lignes... les glaces sont toujours là.



Hier, à l'auberge j'ai rencontré un voyageur tout à fait exceptionnel: monsieur Adolphe Marsais, un Français arrivé au pays, l'été dernier.

Il m'a dit qu'avant de venir ici, il avait des notions vagues et même fausses du pays. Il s'attendait à voir un pays malsain et arriéré en civilisation.

Depuis, que de préjugés injustes il a rejetés en connaissant mieux le pays, non seulement dans ses rapports avec les habitants, mais aussi par l'observation.

Il dit avoir trouvé un ciel pur, un climat salubre, l'industrie en progrès, le commerce développé sur une vaste échelle, les arts florissants, l'instruction répandue jusque dans les campagnes.

Il m'a raconté avoir vu un peuple religieux, hospitalier et laborieux; des terres en belle culture parsemées de fermes, d'innombrables rivières, fleuves et lacs bordés de maisons sur une longue file qui leur donne l'air d'un village de plusieurs lieues d'étendue.

Il m'a expliqué avoir observé des canaux magnifiques reliant des voies naturelles de communication par eau plus magnifiques encore, plusieurs chemins de fer ou construits ou en construction, enfin un pont gigantesque que l'on jette sur le Saint-Laurent et qui, de son avis, sera la merveille du génie humain, comme le fleuve qu'il traversera est l'une des merveilles du monde.

Il m'a avoué qu'après avoir fait ces observations ex visu et auditu, il a songé à les fixer sur papier et à les communiquer au public par l'impression.

Il veut traduire ses idées en vers légers et en refrains de couplets, car il croit que la vérité et la raison se montrent sous un aspect plus agréable quand elles revêtent une forme gaie qui n'exclut pas la philosophie du fond.

Il pense produire ces textes pour qu'un imprimeur puisse l'éditer à l'automne de l'année 1854.

Tout en me confiant cela, il n'a cessé d'écrire, dans un cahier prévu à cette fin, ses observations et ses idées.

J'avais une envie folle de lui parler des LIGNES DE COMMUNICATION.

Heureusement j'ai su retenir ma langue et ne pas dévoiler notre secret.

Cependant, l'occasion était trop belle et je lui ai demandé comment il voyait le siècle dans lequel il vivait. Nous avons parlé de sciences, de médecine, d'homéopathie, de philosophie, d'arts, etc.

Avant de partir, il m'a fait la réflexion suivante:

— Cette conversation est bien curieuse, car j'ai écrit, il y a de cela quelques jours, un poème-chanson qui traite justement du sujet. Aimeriez-vous en prendre connaissance, cher ami?

— Diantre! Ce serait un grand honneur, dis-je, avec enthousiasme.

Une fois terminée ma lecture, j'ai demandé à mon nouvel ami de bien vouloir me permettre de copier ce texte. J'ai prétexté que je voulais le reproduire dans le journal de Prologue. Tout en recopiant le texte, je n'ai cessé de penser à vous, chers amis du futur. J'avais bien une idée en tête et des projets pour vous. Avant de dévoiler mon idée, je retranscris ce poème en espérant qu'il vous plaira autant qu'il m'a plu. Le voici:

LES NOUVELLES INVENTIONS

Bien qu'à l'homme il fut défendu
De goûter le fruit de science
Vers un horizon inconnu
Son esprit chaque jour s'élance.
Dans le champ de l'Invention
Il moissonne gloire et fortune:
Entraîné par l'ambition
Qui causa sa perte,
Bientôt il atteindra la LUNE (bis)

Sans mépriser du temps passé
Les découvertes immortelles,
Les Modernes l'on éclipsé
Par mille inventions nouvelles:
Le bistouri, grâce à l'Ether,
Vous taille, sans douleur aucune;
Nous roulons en chemins de fer,
Et les ballons traversent l'air,
Cherchant la route de la LUNE! (bis)

FRANKLIN, d'un bras audacieux,
Osa maîtriser le tonnerre;
Le soleil, flambeau radieux
Devint le pinceau de DAGUERRE;
De FULTON l'esprit inventeur,
Dédaignant la trace commune,
Soumit les flots à la vapeur;
Aidés par ce puissant moteur,
Nous allons monter vers la LUNE! (bis)

GALL qui, d'une savante main,
A du cerveau sondé l'organe,
Expliqua tout penchant humain,
En tâtant les bosses du crâne;
HAHNEMANN de la Faculté
Suscita l'ardente rancune;
Son génie en vain contesté
Émancipa l'Humanité,
Sous l'influence de la LUNE! (bis)

Est-il rien de plus merveilleux
Que le Télégraphe Électrique?
La distance même des Cieux
Disparaît dans son vol magique;
D'un monde à l'autre pour jamais,
Nous allons combler la lacune;
Les peuples pourront désormais
Correspondre entr'eux sans relais,
De la Terre jusqu'à la LUNE! (bis)

Qui, dans ce siècle, doute encore
Des miracles du magnétisme!
Le vil métal y devient or,
Sans l'appareil du Galvanisme ;
Son pouvoir magique, infernal,
À la mort servant de tribune,
Au fond du caveau sépulcral,
Des vivants devient le fanal;
Un jour il lira dans la LUNE! (bis)

La Table est l'agent conducteur
Vers les secrets les plus intimes.
Avec une cloche à plongeur,
Des flots on sonde les abîmes.
De caoutchouc empaqueté,
On brave la pluie importune,
Et le gaz, dans l'obscurité,
Du jour remplace la clarté,
En l'absence du clair de LUNE (bis)

Enfin l'art le plus raffiné
Corrige et calque la nature;
Le Petit-maître suranné
Se fait une jeune figure;
La laide, avec des cheveux gris,
Devient une piquante brune;
Le fard a ses appas flétris
Des roses rend le coloris;
C'est le Soleil après la LUNE! (bis)

A. Marsais.

— Ce poème m’a fait réfléchir à la réelle importance de toutes ces inventions (le bistouri, l’éther, les chemins de fer, les ballons qui traversent l’air, le télégraphe électrique, le magnétisme, le galvanisme, la cloche à plongeur, le caoutchouc , le gaz , les cosmétiques..etc.); de ces nouvelles théories et pratiques médicales (Samuel Hahnemann et Franz-Joseph Gall); de ces hommes ingénieux (Benjamin Franklin, Robert Fulton, Jacques Daguerre).

Il est merveilleux de parler ainsi de l’évolution du monde à travers un poème.

— Ouais! À chaque siècle, une évolution, sa science, ses inventeurs, ses détracteurs, une certaine idée du futur alors, je me questionne. Dans quels termes poétiques nos correspondants du futur pourraient-ils décrire l’évolution de leur monde. Quels hommes, événements et inventions sont dignes de mention.... vu que vous avez déjà MARCHÉ SUR LA LUNE?

Quel poème pourriez-vous composer sur le sujet ?

Il serait heureux que vous vous serviez de la forme utilisée par mon ami Alphonse et que vous me décriviez l’évolution de votre siècle dans les différentes sphères d’activités humaines. Vous qui avez le regard tourné vers les étoiles et autres galaxies où poserez-vous le pied, où le futur vous conduira-t-il?

Certes! Cela suppose que vous connaissiez votre monde: cela suppose que vous connaissiez aussi le passé.

Augustin Lebeau, journaliste



Langage coloré et plutôt particulier

Prologue, vendredi 15 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, le vent s'est levé de travers : impétueux et malcommode comme un enfant prêt à faire un mauvais coup. Toute la journée il a tourbillonné avec force à tel point que j'ai crû que j'allais être emporté. Les hommes et les bêtes avaient peine à avancer.

Ce matin, lors de ma promenade quotidienne j'ai rencontré le bonhomme Gadouas qui demeure à l'extrémité ouest de la côte Sainte-Justine, près du marécage du Chaudron. Il était accompagné de sa très jolie fille Léonne. Devant tant de beauté, je n'ai pu m'empêcher de dire :

— Votre beauté a de quoi rendre jalouses les plus belles journées du printemps, m'zelle Léonne.

À ce compliment, elle devint rouge comme une pomme et me dit :

— Vous me confusionnez m'sieur l'écriveux!

— Que faites-vous donc par ici, si loin de votre terre, dis-je, histoire de retenir un peu plus longtemps ce soleil matinal!

Elle ne put répondre, car son père, que mon petit jeu devait exaspérer, prit la parole avant qu'elle n'ouvre la bouche.

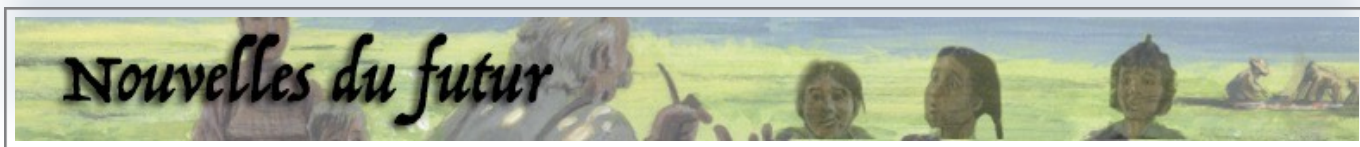
— C'est ben vrai qu'on a fait toute une trotte, m'sieur Lebeau. J'm'en vais crie un minotte de barlé chez l'marchand, me lança agacé, le père Gadouas! Pis vous, que cé que vous vernaillez alentour? C'est-y que vous avez à avocasser quelque part?

Sans attendre ma réponse, il dit à sa fille :

— Assez jaspiner, Léonne donne un coup de fouette à not'e jument «Balancine», y a à faire et pis tu dois bardasser à not'rtour à la maison!

— M'sieur Lebeau, c'est pas que je veux être en gribouille avec vous, mais je dois faire mes commissions, finit par dire la belle Léonne! Hue! Hue, Balancine! Dia...Dia!

L'équipage a pris le chemin du magasin général me laissant à mes pensées!



M'est d'avis que les gens du futur ne comprendront pas la moitié de cette conversation. Le langage des gens d'ici est parfois bien coloré et les expressions pour le moins particulières.

J'imagine que de telles expressions n'ont plus cours dans le futur et que les gens conversent en faisant bon usage du français!

Nous avons appris, de source sûre, qu'il arrivera un malheur à notre beau village. De jeunes correspondants ont fait une enquête dans les livres anciens et n'ont pas trouvé de référence au village Prologue et à sa seigneurie.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Probablement que le nom de notre village a changé... Ou qu'un feu, pareil à celui qui a failli ravager toute la ville de Montréal, il y a de cela quelque temps, a détruit les preuves de notre existence... ou qu'un riche marchand anglais a acheté la seigneurie et l'a changé de nom! Ou... que nous avons été annexés aux États-Unis... ou... je ne sais quoi...!

Sainte-Picouille ! Je n'avais jamais pensé que cela pouvait être possible.

Mais, nous laisserons quand même des traces. En effet, ne correspondons-nous pas avec des jeunes qui existent vraiment puisqu'ils nous répondent ? Aurions-nous fait un bond temporel ? Tout le village en même temps ?

Augustin Lebeau, journaliste



La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (1)

Prologue, dimanche 17 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De froide qu'elle était, la pluie
est devenue chaude et douce.
Elle s'entête maintenant à
répandre ses bienfaits sur la
couche de neige qui se
volatilise presque à vue d'oeil.
Bientôt la terre reprendra tous
ses droits.

Aujourd'hui, il faut que je vous instruisse d'une affaire bien mystérieuse.

Ce cas singulier, dans les annales de Prologue, a débuté il y a de cela une dizaine d'années. En effet, depuis dix ans, des chats sont retrouvés dans des poches de jutes, noyés par on ne sait qui!

Certes, il nous arrive de retrouver, en certaines saisons, quelques dépouilles d'animaux n'ayant pu se mettre assez tôt à l'abri des caprices de dame nature.

Mais, ces incidents sont rares, car nous savons tous que les animaux sont dotés d'une intuition extrême qui les renseigne bien avant nous de la tournure des événements. Mais, contre la bêtise humaine, l'intuition animale n'est pas toujours suffisante.

Toujours est-il que l'année dernière, le jeune Henry-Firmin McLean est venu me voir pour discuter de l'affaire qui nous occupe aujourd'hui.

C'était, je crois, le 2 novembre 1852. Si je me souviens bien, il y avait eu, cette journée-là, une chute de neige intermittente.

Eustache Lavoie avait fait l'annonce du dernier voyage de l'Anabelle à Montréal, avant que l'hiver ne vienne figer toutes choses dans la seigneurie.

L'affaire était grave, car Henry-Firmin, qui adore voyager, avait refusé d'être du voyage.

Il était trop occupé à traquer le malfaisant qui noyait des chatons dans l'étang «des Chats Noyés» appelé par certains, l'étang «de l'irlandais».

Cet étang est localisé sur la terre de son père, à la limite des seigneuries Prologue et de La Chamaille, tout près d'une petite chute.

Henry-Firmin m'a alors raconté comment, avec quelques-uns de ses amis, il avait monté la garde une bonne partie de l'été et de l'automne sans jamais parvenir à mettre la main au collet du malotru.

Je me souviens l'avoir alors interrogé sur les motifs de sa conduite. Son regard s'était enflammé tout naturellement et j'y ai vu la lumière de l'amour fraternel.

Imaginez! Il avait fait la promesse à sa sœur Susannah, réputée être très sensible à la cause du bien-être des animaux, de faire cesser ces méfaits, quoiqu'il lui en coûte.

Je disais donc qu'il avait observé les lieux des jours durant sans jamais apercevoir l'inconnu.

Il a même conçu un système ingénieux d'appels de sifflets. Je crois que plusieurs enfants du village ont participé à cette chasse à l'homme.

En effet, je me suis laissé dire que, Édith Desrosiers, Paulin Larose, Chloé Lavoie et même Bernard Hamelin ont surveillé les lieux, tour à tour, sans jamais rechigner, se plaindre des moustiques ou bien encore de l'engourdissement du corps qui ne manque pas de se produire lorsque nul mouvement ne vient distraire les muscles.

Diantre! Je n'aurais pas voulu être celui à qui, Édith Desrosiers, réservait les petits cailloux qu'elle lance si adroitement avec sa fronde.

Non plus que je n'aurais voulu être celui qui, sous l'action de Paulin Larose, devait recevoir en plein visage un plein panier de bouses de vache.

Je me souviens que le juge de paix avait fait enquête, mais, sans résultat.

Cela s'est donc passé l'année dernière.

Cette année, j'ai pu observer une curiosité: le va-et-vient de plusieurs animaux sur les lieux du crime.

Pardi! Je sais que cela peut sembler difficile à croire pour tous ceux qui prétendent que les animaux n'ont pas de pensée distincte.

Certes, vous n'ignorez pas que je ne suis pas l'un de ceux-là! Au contraire, je crois que les animaux ont une certaine intelligence et qu'ils savent communiquer entre eux.

Toujours est-il que j'ai observé, tout au cours de l'été et de l'automne, les mouvements étranges et étonnants d'une bande d'animaux commandée, à mon avis, par Chaconne, la chatte de madame Mathilde, l'épouse du juge de paix.

J'ajouterai que cette chatte est assez singulière et que ce n'est pas la première fois qu'elle me surprend.

Bonté divine! L'on me dirait qu'elle écrit, comme sa maîtresse, que cette bizarrerie m'amuserait plus encore qu'elle ne m'étonnerait.

Chaconne était souvent accompagnée par Papino, le chien d'Henry-Firmin.

À cela, je ne vois aucun prodige puisque ce chien accompagnait son maître alors même qu'il faisait le guet près de l'étang. Il lui était donc familier de se retrouver dans ces lieux.

Je pourrais dire la même chose de Cramoisi, la chienne de la petite Édith Desrosiers. Ensemble elles pouvaient passer des heures sans sourciller et presque sans respirer.

Cependant, je fus époustouflé la première fois que j'ai aperçu Collerette, la taure de madame Marie-Louise Beaulieu. Que faisait-elle là, si loin de chez elle?

Plus étrange encore, Tancrede, le canard préféré de notre bonne habitante, se retrouvait immanquablement juché sur le dos du gros animal.

J'ai même dû ramener la taure chez m^{me} Beaulieu à plus d'une reprise, croyant qu'elle s'était enfuie ou bien encore égarée.

Et que dire de la présence de Porto, le cochon... groin... groin... de Léon Simard, le plus gros habitant de Prologue.... l'homme s'entend, pas le cochon!

Sans parler des comportements étranges de ma Houquette qui, lorsque je la sortais, me conduisait inlassablement de ce côté de la seigneurie. Et là, je ne parle pas des occasions qu'elle y soit allée d'elle-même, s'étant savamment libérée de son enclos.

Que dire, de la présence incongrue de Voltaire, le coq de mon frère, Désiré. Il est bien vrai que ce coq se retrouve parfois dans des endroits insolites, comme dans l'église, mais vous conviendrez que parvenu à l'étang des Chats Noyés, il se trouvait bien loin de son gîte.

Vous dire comme tout cela m'a secoué. Imaginez, des animaux qui font enquête et qui font le guet! Par la barbe de mille dragons! Si je ne l'avais vu de mes yeux vu, j'aurais traité quiconque aurait osé m'en parler, de fanfaron, de fin finaud, de snaurauds!

Cependant, soyez certains que je n'irai pas me vanter de mes observations à qui que ce soit dans la seigneurie de peur de passer pour un fou. Et bien, voilà qu'aujourd'hui, en ce dimanche matin, devant le parvis de l'église, les uns et les autres jasant de l'affaire.

Il paraît que le juge de paix a arrêté le coupable. Patience! Je vous raconterai cela dans une prochaine chronique.

À suivre...



Ovide Polnsky est toujours très heureux de correspondre avec des jeunes du futur.

Il aime raconter comment le temps et la vie s'écoulent à Prologue. Malgré le travail et la fatigue, il prend le temps d'expliquer à ses correspondants ses allées et venues sur la ferme de son oncle Georges.

Il m'a fait l'honneur de me laisser lire la lettre qu'il allait porter à monsieur Casimir.

Cette lettre est adressée à messieurs Christopher et Miguel. Elle m'a semblé digne de mention, car il est évident que le jeune Polonais y a mis son cœur, son âme et toute sa connaissance du temps des sucres.

Voyez par vous-même:

— « Tordbine »! C'est pas croyable comme le temps passe vite quand le printemps arrive. Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt.

— Depuis plus d'une semaine, on ramasse l'eau d'érable à longueur de journée. C'est pas une sinécure, croyez-moi. On rentre à la maison à la grosse noirceur, complètement fourbus.

— Je suis tellement fatigué que je ne peux même pas tenir ma plume.

— Aujourd'hui, on prend congé. Ça ne coule pas. Je pense que le temps des sucres est bien fini. C'est une bonne chose parce que ça me laisse un peu de temps pour répondre à mes correspondants!

— Laissez-moi vous raconter comment ça se passe ici pendant le temps des sucres. Les raquettes aux pieds, on va d'arbre en arbre et on verse l'eau des buckets dans un seau. Puis, on va vider le seau dans la tonne. La tonne est solidement fixée sur une sleigh qui est tirée par un cheval.

— À la ferme nous avons deux chevaux : Bill le tranquille et Boulé «l'énarvé». On les attelle chacun leur tour, parce que c'est un travail très difficile de traîner la tonne pleine d'eau, dans la neige qui nous monte jusqu'au ventre. Là, j'exagère à peine!

— Au bord du bois, à l'abri d'une talle de pins, on a construit un petit shack avec un apprentis pour le bois de chauffage. C'est là que mon oncle Georges fait bouillir l'eau d'érable pour fabriquer le sirop, pendant qu'Eustache et moi courons l'eau.

— Le samedi, quand il fait beau, mes cousins viennent nous aider.

— C'est ma tante Alice qui finit le travail, à la maison. Elle fait bouillir le sirop pour en faire du sucre du pays. Un beau sucre doré qu'elle fait prendre en pain d'une livre dans des moules en bois. Râpé sur mes fameuses crêpes du samedi matin, avec un peu de crème fraîche, c'est un pur délice... presque un péché de gourmandise! »

Ma foi! monsieur Polansky, dis-je en lui remettant sa précieuse lettre, voilà une lettre qui informe et qui est chaleureuse!

M'est d'avis que vous savez y faire pour intéresser vos correspondants du futur.

Augustin Lebeau, journaliste



La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (2)

Prologue, mardi 19 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà que l'opération fonte des neiges prend un répit. Les ouvriers affectés à ce travail ont délaissé le chantier. Le soleil nous a quitté pour d'autres cieux et, la chaleur aussi. Le thermomètre se maintient sur la ligne de 30 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui, j'achève de raconter l'affaire de l'étang des Chats Noyés.

Je vous ai laissé sur une histoire suspendue, attachée par une ficelle invisible à mon esprit. Je terminais donc, en vous disant que le juge de paix avait arrêté le coupable. Je vous raconte.

Il paraît que l'enquête a été menée, en partie, par des élèves qui correspondent avec nos habitants.

D'ailleurs, certains d'entre eux avaient été questionnés sur cette affaire. On leur a demandé s'ils connaissaient un bonhomme demeurant sur l'île-aux-fermiers, dans une vieille cabane de bois rond et s'ils connaissaient une personne prénommée Éloïse.

La première difficulté rencontrée par le juge de paix fut celle de l'anonymat de la lettre qui dénonçait le malotru.

Fallait-il prêter foi à de tels commérages? Il s'est posé cette question d'autant plus facilement que personne, ici à Prologue, n'était au courant qu'un homme avait construit une cabane sur l'île-aux-Fermiers.

Pourtant, il n'y a qu'un mince secteur boisé sur cette île communale et, à l'automne dernier, il n'y avait nulle trace de bâtiment.

C'est Trefflé Bellerive, le passeur, qui est en charge d'arpenter l'île, à la fermeture de la commune. Cela, de manière à éviter qu'une bête n'y demeure tout l'hiver.

Donc, s'il y a eu construction de cabane, et c'est le cas, cela n'a pu se faire qu'après le passage du «passeux».

Il est vrai que nous avons eu beaucoup de neige cet hiver et que la cabane a pu facilement être cachée à notre observation, enfouie sous la neige durant tout l'hiver.

Diantre! Vous aurez deviné qu'une fois le coupable arrêté et, connu le lieu de sa résidence, tous ont voulu voir de quoi il retournait.

Heureusement, les glaces craquent de toute part et la débâcle est à la veille de se produire. Donc, les habitants sont prudents et ne s'aventurent pas sur La Serpentine.

La plupart d'entre nous ont à l'esprit la mésaventure du jeune Borduas, l'année dernière. Le pauvre était parti à la dérive sur un gros morceau de glace qui s'était subitement détaché et il s'était retrouvé, à demi mort, à des lieues de Prologue.

Revenons à nos moutons! Je disais donc que plusieurs indices ont mené notre bon juge de paix au coupable: un poème, des bouts de vieux vêtements, un chapelet à l'endos duquel était inscrit le prénom d'Éloïse, prénom qui se retrouve également sur une pierre tombale dans la vieille partie du cimetière.

Tous ces articles (sauf la pierre tombale, s'entend) ont été déposés à la porte du juge de paix, accompagnés d'une lettre anonyme.

Tout cela était apparu quelque peu farfelu à notre bon juge. Certes, il devait être difficile de prêter foi à des propos diffamants signés de la main d'une sorcière russe.

La journée même, le juge de paix est venu me voir pour converser des Lignes de Communication.

Il désirait savoir s'il était possible que des gens du futur puissent être transportés jusqu'à nous par la machine spatio-temporelle.

Il désirait également savoir si les habitants de Prologue m'avaient déjà parler d'une sorcière russe, d'une certaine Éloïse et d'une cabane à l'île-aux-fermiers.

Il m'a posé toutes ces questions sans jamais m'expliquer la raison de ses inquiétudes, ni même la nature de son enquête.

Il est reparti, heureux de savoir que les Lignes de Communication étaient étanches et ne laissaient passer que les lettres: heureux de savoir qu'il n'y avait aucune sorcière russe qui sillonne les environs de Prologue à moins, que ce ne soit la quêteuse Marie-Quatre-Poches qui cherche à impressionner les pauvres habitants qui manquent un peu de génie.

Pourtant, avons-nous conclu, dans la saison froide, les quêteux sont tous à l'abri, au chaud et, il est rarissime d'en voir arriver un dans nos contrées si ce n'est, en guenilles et affamé.

Un élément a cependant mis «la puce à l'oreille» de monsieur Laprise: la description d'un homme qui avait une démarche particulière à cause d'une jambe de bois.

Il s'est rappelé avoir vu passer une ombre furtive, qui clopinait fortement. Elle s'était dirigée vers l'île-aux-fermiers. Il n'y avait pas prêté attention, mais la lettre anonyme accusait cette ombre: il ne pouvait plus fermer les yeux.

Il s'en est allé, par un beau matin, près des installations du passeur. Avec Trefflé Bellerive, il a arpenté le rivage pour déceler des traces.

Ce matin-là, une surprise les attendait; les traces fraîches d'un homme qui n'avait qu'une jambe. Ils ont suivi la piste comme deux chiens de traîneaux expérimentés.

Ils sont allés ainsi jusqu'à l'île-aux-fermiers. Les pistes menaient droit au petit boisé où, en saison, les animaux vont chercher ombrage et refuge. Ils y ont découvert une petite cabane de bois rond qui ne pouvait guère laisser entrer qu'un homme. Et là, ils ont vu, un pauvre vieillard, malade, gémissant sur une paillasse de branches de sapin. Il correspondait parfaitement à la description:

— «C'est le mari d'Éloïse. Il habite sur l'île aux Fermiers dans une petite maison de bois où tout est sombre. L'homme a une jambe de bois, vous saurez le reconnaître».

Dans l'une de ses mains tremblantes, il tenait un papier sur lequel était écrit un curieux poème:

«Si tu n'arrêtes pas
De noyer des petits chats,
Bêtes mystérieuses de l'au-delà,
C'est là que tu iras
Oh oui, tu iras là!
Un nouveau sort tu auras,
Et tu n'en reviendras pas!»

Kakdiellarebiat!

Le vieil homme délirait, en proie à une forte fièvre. Trefflé Bellerive est demeuré près de lui, le temps que le juge de paix aille chercher du secours.

Monsieur Laprise m'a confié avoir vu, près de la cabane, toute une bande d'animaux qui semblaient surveiller le bon déroulement de l'affaire. Il se souvient s'être fait la réflexion que ces bêtes étaient bien loin de leur grange, mais, comme toute cette affaire était étrange, cela ne l'a pas étonné outre mesure.

Il est revenu avec Jérôme Lagibotière et son traîneau à chiens. Ils ont déposé le vieillard sur le traîneau et l'ont mené en toute vitesse chez le docteur Harris.

Notre coupable se dénomme Alcide Dubois. C'est le vieux Firmin Borduas qui l'a reconnu. Il nous a confié que le pauvre homme était devenu fou après la mort de sa femme, Éloïse.

Il paraît que cette dernière est décédée dans des circonstances mystérieuses.

À cette époque, le bonhomme Dubois, qui n'acceptait pas la disparition de sa femme, était allé jusqu'à consulter des personnes qui se disaient voyantes.

Ces personnes l'ont conforté dans sa folie à savoir: chercher à communiquer avec l'esprit de la défunte.

Un certain Baptiste Métraille dit que le «Filoute» était allé jusqu'à le déposséder de tous ses biens et de toutes ses ressources.

Il y a de cela de nombreuses années, Alcide Dubois était un habitant prospère de la seigneurie de La Vadrouille. Il demeurait près de l'anse à l'Échouage et il avait la réputation d'être un homme austère et très superstitieux. Malgré ses richesses, il prétendait n'avoir qu'un seul trésor dans la vie: son épouse Éloïse.

Le docteur Harris l'a soigné et vite remis sur pied. Mais le pauvre homme n'a cessé de délirer et de parler d'une certaine sorcière russe qui lui aurait jeté un sort.

Imaginez, il croyait qu'il devait noyer des centaines et des centaines de chatons pour qu'un jour, Éloïse lui revienne.

Mademoiselle Harris, qui a veillé sur lui pendant des nuits, m'a confié que le vieil homme est convaincu de la nécessité de sa mission et, qu'il faut trouver une solution pour l'empêcher de continuer son œuvre malfaisante.

C'est madame Pauline Lemieux qui a trouvé la solution. Elle est allée discuter de l'affaire avec Jos Languille.

Il faut que je vous dise que Jos Languille est connu à des lieues à la ronde.

Il y a donc de fortes chances pour que le bonhomme Dubois le connaisse également et se rappelle que notre quêteux est capable de jeter des sorts, mais qu'il a surtout la réputation de neutraliser les sorts des autres.

Après une rencontre au sommet, pour reprendre l'expression du seigneur Gonzague Prologue, nous avons convenu que nous organiserions une petite séance au cours de laquelle, Jos Languille casserait le mauvais sort.

Mais, il fallait d'abord que notre bon quêteux soit reconnu par le vieillard.

Madame Pauline ne s'était pas trompée. Le vieil Alcide a écarquillé grand les yeux à la vue de Jos Languille. Non seulement il le reconnaissait, mais il connaissait sa réputation. Le moment était propice et nous l'avons saisi.

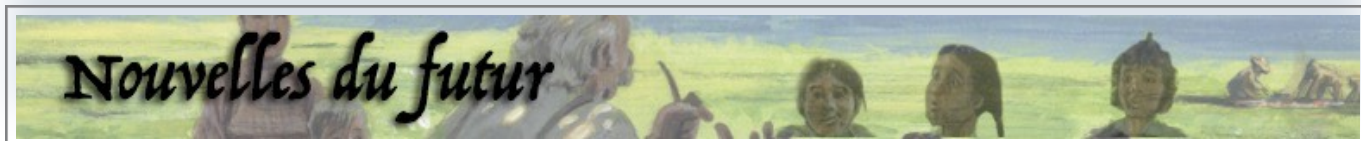
La petite séance s'est terminée par une promesse solennelle. Alcide Dubois cesserait de noyer de pauvres chatons innocents.

Dorénavant, il veillera au bien-être des jeunes chatons et sera en charge d'entretenir l'étang des Chats Noyés jusqu'à la fin de ses jours.

Une dernière chose, l'homme n'est pas totalement délivré de sa folie, car depuis, tous les chatons dont il s'occupe se dénomment Éloïse.

De son propre chef, il a tenu à faire des excuses publiques lors de la prochaine messe dominicale.

Quelle affaire, mes amis, quelle affaire! Il est étonnant et très triste de voir à quel point la perte d'un être cher peut bouleverser la vie des gens.



Madame Pétronille Papineau est venue me voir en brandissant bien haut la troisième lettre de mesdemoiselles Sommer et Christiane.

Pour elle tout est maintenant clair: la condition des femmes est bien meilleure au XXI^e siècle et, l'action des femmes de notre époque y serait pour quelque chose.

Malheureusement, rien n'est parfait dans la vie et il en est de même dans le futur. Voyez la magnifique réponse de ses deux correspondantes:

— «Wow! Nous ne savions pas que vous vous intéressiez à la situation de la femme au 19^e siècle. Votre résumé du livre de Margaret Fuller est très émouvant.

— Il faut dire que nous n'avons plus beaucoup à nous soucier de cela aujourd'hui.

— Par contre, nous sommes d'accord avec vous. Les femmes devraient avoir le droit de voler de leurs propres ailes, sans être sous l'influence des hommes. L'histoire de celle qui est allée étudier à l'université déguisée en homme témoigne d'un tel acte.

— Figurez-vous que vos espoirs n'étaient pas vains. Nous avons fait beaucoup de chemin. Tenez, en 1875, le premier baccalauréat fut décerné à une femme. Puis, en 1940, les femmes obtiennent le droit de voter aux élections provinciales du Québec.

— En 1993, une femme est devenue la première ministre pour la première fois dans le pays. Il y a aussi quelques personnages importants, tels que Marie Curie, qui a reçu un prix Nobel en physique et en chimie (un titre très renommé), Julie Payette, la première femme canadienne à aller dans l'espace et Jane Goodall, une spécialiste des chimpanzés dont les exploits sont reconnus à travers le monde entier.

— J'ai trouvé sur internet qu'il va vous falloir une trentaine d'années avant que la première canadienne puisse obtenir un diplôme en médecine (Dr Augusta Stowe-Gullen, en 1883). Nous sommes désolées pour Mme Harris. Nous souhaitons qu'elle continue de lutter tout en restant heureuse.

— Non, ces discussions ne sont pas tout à fait éteintes au XXI^e siècle. Toutes les femmes ne sont pas «libres». C'est plutôt les coutumes religieuses qui les retiennent, ou le fait qu'elles vivent dans un pays du tiers monde, pauvre, extrêmement chaud ou froid, ou la survie est plus importante que l'éducation.

— C'est aussi une question d'argent. Aller à l'université, ça coûte de plus en plus cher. Mais il y a toujours celles qui luttent pour la cause des femmes partout dans le monde.»

Pardi! Madame Pétronille, ces deux jeunes filles sont comme des perles fines!

M'est d'avis qu'elles sont bien au fait de la situation des femmes à leur époque.

Diantre! dis-je encore éberlué par tant de sensibilité et d'intelligence, j'admire cette lucidité qui leur fait observer que le sort des femmes n'est pas le même partout dans le monde et qu'il est dépendant aussi des conditions de vie, de la religion et de la richesse.

Par la barbe de mille dragons! Cela me donne le goût de correspondre également avec les écoliers du futur.

Peut-être l'an prochain... qui sait! En attendant, je vous laisse sur une réflexion philosophique de mademoiselle Christiane:

— «Est-ce que j'aime vivre en 2004? C'est comme si je vous demandais, Mme Papineau, si vous êtes contente au XIX^e siècle. Je suis heureuse de vivre dans une famille qui m'aime avec mes amies et les simples plaisirs de la vie. Je crois qu'avec ça dans nos bagages, on peut réussir à vivre dans n'importe quelle époque.»

Voilà l'expression d'une belle sagesse... mais, qu'est-ce que le «TIERS MONDE»? Est-ce que le monde, dans le futur, se divise en trois parties économiquement différentes?

Est-ce que mesdemoiselles Sommer et Christiane sauraient aussi éclairer nos lanternes à ce sujet, madame Papineau?

— Soyez assuré, m'a-t-elle répondu, que je poserai cette question à mes correspondantes et que je vous ferai part de leur réponse dans les plus brefs délais.

Chère amie, j'attends cette réponse avec impatience et curiosité et j'imagine qu'il en sera de même de la part de tous nos fidèles lecteurs.

Augustin Lebeau, journaliste



Excité d'avoir roulé Léon Simard avec le départ des glaces

Prologue, jeudi 21 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ils se sont remis au travail. Le soleil est revenu et une chaleur délicieuse s'est étalée sur la vie qui commence à germer sous le peu de neige encore présente. Le thermomètre a atteint la ligne de 54 degrés Fahrenheit.

Hier, LE MIRACLE que j'attendais s'est produit. Un bruit sourd et prolongé en provenance de la Serpentine s'est fait entendre.

Toute la population s'est ruée vers la rivière afin de voir ce spectacle naturel. Les glaces brisées, en mille miettes, flottaient sur la rivière.

Partaient ainsi vers le fleuve, les souvenirs éphémères des activités hivernales des gens de Prologue.

Je dois vous avouer que je n'ai jamais été aussi content de perdre 50 cents. Je me suis d'ailleurs empressé de donner les pièces dues au vieux Borduas.

— Voilà monsieur Borduas, vous les avez bien mérités ces 50 cents!

Je me suis ensuite dirigé sur-le-champ vers Léon Simard. Et j'ai tendu une main ouverte comme le ferait un quêteux, prêt à recevoir l'aumône.

Sauf que je ne réclamaï pas l'aumône, mais la somme qui m'était due.

Et oui, vous avez deviné. J'ai parié avec Léon Simard sur le jour du départ des glaces. Et j'ai parié une forte somme, en fait, beaucoup plus que je n'aurais dû. Après tout, 15 dollars, c'est énorme pour une gageure. Mais ce n'est pas tout.

Léon Simard est très orgueilleux et il rêve depuis longtemps de me rabattre le caquet, de m'humilier en public.

J'ai donc profité d'une situation favorable pour joindre au pari d'autres conditions qui feront le bonheur du jeune Étienne Simard, le mien et celui de Vitaline et de bien des gens.

Je suis tellement excité à l'idée d'avoir «rouler» Léon Simard avec le départ des glaces que j'ai oublié de vous parler de la fête de Saint-Marc.

Cette fête inaugure vraiment le printemps. S'ensuivra pour nous, toute une série de processions qui se poursuivront jusqu'à la Fête-Dieu.

J'aime beaucoup cette période de l'année où les gens se regroupent en procession et vont de croix de chemin en croix de chemin, chantant leurs litanies et faisant leurs prières.

Ce matin, une messe spéciale a été chantée pour demander le concours de la Providence en vue des semailles, car monsieur le curé choisit toujours ce jour pour faire la bénédiction des semences.

Les habitants ont apporté leurs grains à l'église pour les faire bénir. Les uns avaient mis les différents grains dans un petit sac de papier alors que d'autres ont mis leurs grains dans différents sacs pour ne pas les mélanger.

Comme dit Marc Borduas : «c'est chacun sa croyance!»

Pour ceux qui n'ont pu assister à l'office, monsieur le curé Chandonnay a rempli un petit panier de grains bénits qu'il a ensuite posé sur une table dans le chœur de telle sorte qu'ils puissent venir à l'église chercher leur poignée.

Cela fait partie de nos coutumes et je crois bien que c'est l'une des plus belles coutumes qu'il m'ait été donné de voir.

Les grains bénits attirent la protection divine et assurent une bonne récolte.

Ainsi, avant les semailles, l'habitant mêlera les grains bénits aux autres grains avant d'ensemencer sa terre.

Certains habitants de Prologue croient qu'il est préférable que ce soit l'un de leurs enfants, «un petit resté pur», qui soit chargé de les mettre en terre.

D'autres répandent à la volée les grains bénits dans les champs déjà ensemencés.

Les habitants qui n'avaient pas labouré leur terre à l'automne dernier ont étendu du fumier, du moins pour ceux qui en avaient.

Dans les jours qui viennent, les retardataires devront faire un labour profond qui fera pénétrer le fumier qu'ils viennent d'étendre.

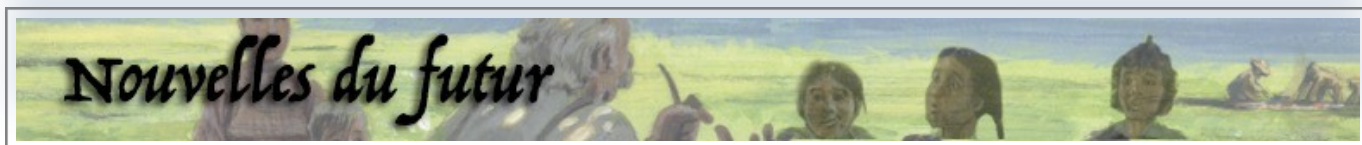
Ceux qui ont labouré à l'automne auront à herser avant de semer en mai.

Changement de propos! Il paraît que la récolte d'eau d'érable a été très bonne pour tous ceux qui ont entaillé leurs érables à la mi-mars.

Plusieurs ont fabriqué jusqu'à 200 livres de sucre. C'est le seul sucre que la majorité des habitants de Prologue consomment.

Les dernières coulées des deux premières semaines d'avril ont servi à fabriquer un sirop qui servira dans la confection des confitures et des fruits confits.

Il paraît même que la veuve Bernier, cette vieille sorcière, en tire un vinaigre qui serait supérieur, de l'avis du seigneur Prologue qui l'a goûté, aux meilleurs vinaigres d'Europe.



Paulin Larose se promène partout dans le village et répète une histoire que Samuel lui a racontée. Chaque fois, il se roule par terre et rit tellement que les yeux lui coulent.

Je dois avouer qu'elle m'a bien fait rire moi aussi.

La voici : pour différencier la tête et la queue d'un vers de terre, il faut le chatouiller au milieu et bien observer. Le bout qui rit c'est la tête.

Héhé! Le bout qui rit c'est la tête!

Maintenant, des nouvelles de madame Pétronille.

Voyez sa réponse à la question posée par ses correspondantes, mesdemoiselles Mélyna, Karine et Joanie.

— «La réponse à votre question concernant mes mets préférés lorsque je voyage, n'est pas simple.

— Je pourrais écrire de nombreuses pages sur le sujet.

— Ce que j'aime par-dessus tout, c'est de goûter aux spécialités des villes et villages que je visite: c'est de goûter aux produits traditionnels de chaque région comme boissons, spiritueux, boulangerie, pâtisserie, confiserie, charcuterie, fruits, légumes, produits des eaux, produits laitiers, viandes, etc.

— Par exemple à Naples et à Gênes les vermicelliers font les meilleures pâtes de toute l'Italie. J'ai profité de mes passages dans ces endroits pour manger de la Lazagne, des Macaronis, Millefanti et Tagliarini, Sadelini, Sementelle, Punte-d'aghi, Stelluce, Occhi-di-perdici, Stelette et Vermiceli.

— Ce sont des pâtes qui ont toutes sortes de figures. Je dois dire qu'ils se trouvent aussi d'excellents vermicelliers à Marseille et à Paris!

— Mais, il ne m'est pas arrivé souvent de pouvoir prendre un repas complet. Alors, une bonne soupe me satisfaisait toujours.

— Ces «bouillies», comme certains êtres méprisants disent, sont la base de la nourriture de toutes les civilisations d'est en ouest, du nord au sud.

— L'on m'a dit qu'à Athènes, on mange de la soupe de lentilles; en Chine, les paysans se réconfortent de soupes de riz et de fèves. Les Byzantins se régalaient de soupes de poisson aux légumes, très relevées et sucrées de miel en abondance. J'ai goûté à la soupe noire archipoivrée à base de gibier, de poissons ou de volailles et d'herbes, au miel, à la menthe et au vin à Rome.

— En Corse, j'ai goûté à une soupe d'un goût exquis. Mes hôtes m'ont fait, avec des châtaignes blanches séchées, de la soupe au lait de chèvre, épaissie de vermicelles ou de petits macaronis courts, si épaisse que la cuillère tenait droite : c'est la «suppa acuchjara ritta».

— Un historien érudit m'a expliqué qu'aux siècles précédents, la soupe désignait la tranche de pain sur laquelle on versait du bouillon brûlant fait de viandes, de légumes ou de vin : on faisait alors «tremper la soupe» directement dans les écuelles de bois, de terre cuite ou d'étain.

— Cette manière de faire existe encore aujourd'hui, dans plusieurs lieux où les paysans sont pauvres.

— C'est la médecine du Moyen-Age qui a reconnu des vertus à la soupe, prescrit, avant toute autre potion, du bouillon de poule.

— L'École Médicale de Salerne lui préférait la soupe au vin et Ambroise Paré ordonnait à ses patients le bouillon de coq et de jarret de veau.

— Nourriture des petits enfants sevrés, repas unique du peuple, brouet de fertilité et reconstituant des nuits de noces des jeunes mariés, la «soupe trempée» comme on dit toujours, s'est enrichie, avec le temps, de plantes du potager : artichaut, oseille, poireau, fèves, citrouille, pois, chou, oignon, et toutes sortes de légumes sauvages (arroche, pissenlit, patience, mauve, ortie, chardon).

— J'ai également dégusté les soupes composées d'apprêts aigres-doux, au miel, aux herbes, au verjus. Ces plats parfument les bouillons ou «potages» (cuits dans le «pot»). Ils sont aromatiques, car ils sont souvent colorés au safran et très épicés. Ils sont également «trempés» au vin.

— Ainsi est faite la soupe dite de la «Dodine» rouge: pain blanc, rôti bien roux sur le gril et trempé en fort vin vermeil. L'on dit que Jeanne d'Arc l'aimait tant qu'elle la réservait aux dimanches.

— L'histoire dit aussi que modèle des vertus paysannes, puis emblème du paisible bonheur bourgeois, la soupe fut élevée au rang de Potage, Crème, Velouté, Consommé, au XVIIIe siècle, lorsqu'est né l'engouement de Louis XV pour les légumes.

— Sur son ordre, Jean de la Quintinie, Directeur des Jardins Fruitiers et Potagers des Maisons Royales, a créé, en 1678, le Potager du Roi à Versailles.

— L'on raconte qu'il y a élevé les légumes les plus délicieux et les plus délicats qui sont entrés depuis, dans la composition d'innombrable «potage de plaisirs», dernier chic à la Cour pour l'aristocratie française.

— Puis, sous la louche des chefs les plus célèbres, les recettes royales se sont enrichies et, en cette première moitié du XIX^e siècle, les potages ouvrent les menus des bonnes tables, le soir, dans toute l'Europe.

— Un même repas peut comporter deux à cinq soupes différentes : «À la Conti, A la Saint-Cloud, A la Dauphine, A la Pluche...».

— Aujourd'hui, les soupes sont devenues plus sophistiquées et de consistance plus légère. Elles sont servies en entrées et ont pour rôle d'ouvrir l'appétit afin de faire honneur à l'abondance des repas où se succèdent parfois plus de dix plats. Certes! Je ne parle pas de la table de l'habitant!

— Il m'est parfois arrivé de faire ces sortes de festins, mais les occasions étaient plutôt rares. Je me suis plus souvent contentée d'une bonne soupe et de pain.

— C'est à la campagne que j'ai mangé les soupes les plus riches et les plus consistantes. La plupart du temps, la soupe était le plat principal du repas que je partageais avec ces paysans modestes, généreux et plaisantins.

— Sapristi! Je suis certaine que vous ne pouviez imaginer qu'un simple mets comme la soupe puisse avoir une histoire aussi fabuleuse!»

Diantre! J'avoue, madame Pétronille, que je suis également ébahi par toutes vos connaissances et il est bien vrai que cette histoire m'a beaucoup plu!

Augustin Lebeau, journaliste



Des outils pour toutes les tâches (1)

Prologue, lundi 25 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une pluie fine et froide s'est levée avec le jour. Le ciel gris laisse croire qu'elle ne se lassera pas de toute la journée. Le thermomètre est revenu à la normale de saison.

Dans les bâtiments, l'outillage est prêt et l'habitant tape du pied en attendant de pouvoir semer.

Depuis deux jours, j'ai fait le tour des terres et des bâtiments des cultivateurs de Prologue comme si j'étais chargé d'une mission.

Je crois bien que d'aucuns m'ont trouvé «écornifleux» ou pour le moins, dérangeant!

«C'est pour les gens du futur», dis-je à la vieille Rachel Blackburn qui s'est étonnée de ma curiosité et de mon application à faire l'inventaire de son outillage agricole.

J'ai fait de même pour une trentaine d'exploitations. Voici les résultats de mon enquête. J'espère que cela vous donnera une meilleure connaissance de notre environnement, pour reprendre un mot de votre époque.

— Outils de défrichement et d'exploitation forestière: hache (la grande majorité); godendard (plusieurs); scie de long (plusieurs); sciote (quelques-uns).

— Outils d'agriculture: A) Battage et vannage: fléau (quelques-uns); sas de laiton (la grande majorité); van (beaucoup); crible (rare).

B) Fenaïson et moisson: broc (peu); fourche (quelques-uns); râteau (quelques-uns); faucille (la très grande majorité); faux (beaucoup); serpe (peu); crocheton (rare).

C) Bêchage et préparation de la terre: bêche (peu); ferrée (la grande majorité); pioche (la grande majorité); gratte (plusieurs); pelle (beaucoup).

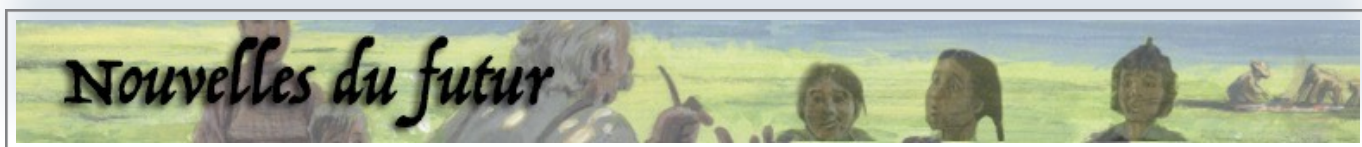
— Outils de forge et charonnage: paire de pinces (quelques-uns); marteau (la très grande majorité); paire de tenailles (le tiers des habitants); gouge (rare); lime (rare); meule (le quart des habitants).

— Outils de menuiserie et charpenterie: ciseau (plus du tiers); égouine (le tiers); scie de travers (quelques-uns); plane (le tiers); piochon (quelques-uns); tarrière (presque la moitié des habitants); tille (quelques-uns); vrille (quelques-uns).

Je poursuivrai cette liste demain. Il paraît qu'un étranger est arrivé à l'auberge l'Harfang des Neiges la nuit dernière.

Ce matin il s'est rendu à la maison de madame Angélique Hamelin pour rencontrer Jérôme Lagibotière.

M'est d'avis que nous aurons des nouvelles de ces deux lascars bientôt.



Plusieurs correspondants s'interrogent sur nos us et coutumes, nos manières d'être.

Pour répondre en partie à cette question qui pourrait avoir mille développements, j'ai fouillé dans quelques recueils et j'ai trouvé un court texte de monsieur Guillaume Lévesque paru dans le Répertoire national de James Huston, en 1848: il s'intitule «De l'habitude de saluer les passants».

Bien que je ne sois pas entièrement de l'avis de monsieur Lévesque, je trouve son point de vue intéressant et il me fait plaisir de vous communiquer sa pensée sur le sujet.

— «Les manières sont l'indice le plus frappant et le plus certain du caractère et de la pensée d'un peuple. Comme les autres peuples, le Canadien se peint dans ses manières.

— Entre autres, l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays.

— Parcourez le Canada français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez, il vous semblera que tous vous connaissent; uniformément chaque personne que vous rencontrerez ôtera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous apercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passent près de vous l'expression de la bienveillance.

— Vous serez vous-même forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

— Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer un peuple.

— Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur: les hommes sont tous frères et tous égaux.

— Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à ôter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent.

— Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire. Cet homme, ce voyageur m'est inconnu, dit-il, mais il est peut-être malheureux; qu'il soit consolé, il verra qu'il n'est pas seul sur la terre, que d'autres pensent à lui; et ils lui souhaitent le bonjour.

— Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne en quelque position qu'elle se trouve placée.

— Chez la plupart des peuples, on se dit en parlant des autres hommes: «je suis autant que vous», et l'on craindrait de perdre de son importance en leur témoignant le moindre respect; c'est l'orgueil et l'égoïsme, et la préférence de soi-même qui inspirent ce sentiment; n'est-il pas plus digne, plus généreux en saluant le passant comme font les Canadiens, de dire: «vous êtes autant que moi, je vous estime à l'égale de moi-même?»

N'est-ce pas un peu chauvin comme point de vue: qu'en pensez-vous?

Augustin Lebeau, journaliste



Des outils pour toutes les tâches (2)

Prologue, mercredi 27 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il a gelé la nuit dernière. Ce matin, un épais brouillard a rendu toute chose incertaine. Le temps maussade a laissé un dépôt de givre sur les terres.

Une de mes chroniques antérieures a fait réagir monsieur Théo Doolitte, l'ami de Jérôme Lagibotière. Il est arrivé à l'auberge il y a deux jours.

Paraîtrait que le fameux vol en montgolfière aurait eu lieu tel que promis sauf que nous n'étions pas là pour le voir.

Il y aurait même une preuve, une preuve irréfutable. Ce monsieur est censé venir me voir demain.

Mais, quelle peut bien être cette preuve ?

En attendant de savoir, je poursuis mon inventaire des instruments agricoles entrepris dans ma dernière chronique.

Cette fois, je me suis attardé à recenser les voitures, les instruments de travail et les outils de textile domestique.

—Voitures et instruments de travail:

La grande majorité des habitants de Prologue ont une charrue canadienne, quelques-uns en ont deux et plus rares sont ceux qui en ont trois.

Le tiers des paysans ont une herse, d'autres en ont deux et quelques-uns en ont trois et quatre.

Plusieurs cultivateurs n'ont qu'une charrette, alors que plus de la moitié en ont deux et quelques-uns en ont trois et quatre.

Imaginez, Léon Simard possède cinq charrettes, deux petites et trois grandes. Il faut dire qu'il a plusieurs terres et de nombreux engagés.

Le tiers des habitants ont un tombereau.

Plus de la moitié ont une traîne, le tiers en ont deux et quelques-uns en ont trois.

Eustache Lavoie, Léon Simard, Marie-Louise Beaulieu, Rachel Blackburn et quelques autres habitants de Prologue possèdent une herse à dents de fer.

— Outils de textile domestique:

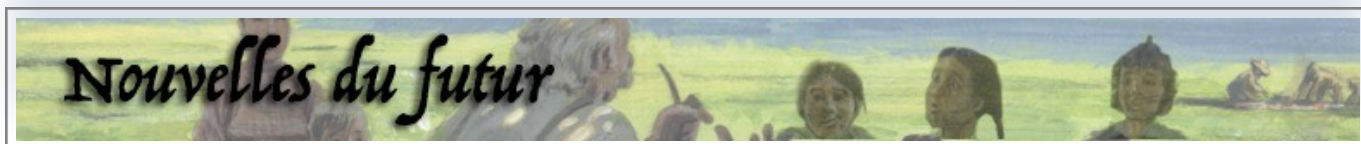
Les outils reliés à la culture du lin et à l'élevage des ovins sont assez répandus parmi les paysans de Prologue: l'écorchoir ou le peigne à filasse pour le lin ou encore la carde et le rouet pour la laine.

Dans certaines familles comme celle des trois sœurs Lavoie, j'ai inventorié divers objets spécialisés complétant cet équipement de base : les brayes, les dévidoirs, les travoires, les ourdissoirs, les métiers à toile.

Il faut dire que les sœurs Lavoie cultivent le lin pour fabriquer la toile du pays dont elles font des vêtements pour l'habitant.

Madame Pauline Lemieux et ses associées ont des métiers à ceinture, à dentelles et des formes pour les chapeaux.

Voilà un tableau bien imparfait des instruments avec lesquels les habitants de Prologue travaillent en saison, j'espère que ces informations sauront nourrir votre imagination.



Nos correspondants sont très intéressés par les prix des denrées et des produits que nous consommons, mais, comme leurs valeurs monétaires sont très différentes des nôtres, ils ont demandé d'avoir une table des monnaies de notre époque ainsi qu'une idée des équivalences des nombreuses monnaies qui ont cours au Bas-Canada en 1853.

Voici donc la valeur des monnaies qui ont cours au Canada en 1853:

ANCIEN COURS DU CANADA	COURS ACTUEL DU CANADA	MONNAIE DES ÉTATS-UNIS
- 5 centimes ou 12 deniers = 1 sol.	- 4 farthings ou 2 sous = 1 penny (denier).	- 10 mils = 1 cent.
- 20 sols = 1 livre (franc). 6 francs = 1 piastre.	- 12 pence = 1 chelin.	- 10 cents = 1 dime.
	- 5 chelins = 1 piastre.	- 10 dimes = 1 dollar (piastre).
	- 20 chelins = 1 louis (ou livre).	- 10 piastres = 1 aigle.

Augustin Lebeau, journaliste



Le vol en montgolfière a eu lieu... La preuve est là-haut

Prologue, vendredi 29 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De tristes nuages ont déversé
leurs larmes fines sur la
seigneurie durant la matinée.
Ils se sont finalement consolés
et le soleil est apparu dans
toute sa splendeur.

Ce matin, monsieur Théo Doolittle était à ma porte de bonne heure. Évidemment, il tenait à réagir suite à mes insinuations au sujet de Jérôme Lagibotière. Je l'ai invité à entrer. Le ton haut, et la voix forte il me dit :

— Vous laissez croire dans un passage de l'une de vos chroniques que Jérôme ne serait qu'un vantard porté à l'exagération.

— Je dois vous détromper, monsieur!

— Il est vrai que le jeune Jérôme a le verbe facile, mais je peux vous affirmer que toutes ses histoires ont un fond de vérité.

— Je le sais pour avoir partagé plusieurs de ses aventures, particulièrement en ce qui concerne les montgolfières dont vous faites les gorges chaudes dans votre dernière chronique.

— Au contraire de ce que vous avancez, un peu gratuitement, Jérôme et moi avons effectivement traversé le ciel de Prologue, il y a de cela plusieurs jours.

— Malheureusement, à cause de circonstances indépendantes de notre volonté, ce vol historique s'est déroulé la nuit et dans des conditions que nous aurions souhaitées autres.

— Levez les yeux, monsieur, et vous verrez la preuve.

Il me montra du doigt... La preuve... Elle était là, imperturbable, impossible de nier.

— Je ferai une rétractation officielle cher monsieur. Est-ce que cela vous convient ? Je suis confus, je suis désolé, jamais je n'aurais cru!

Changements de propos, plusieurs habitants du futur demandent à nos correspondants de leur parler des mesures d'hygiène dentaire à Prologue.

Cette question étonne beaucoup, car nos gens ont sur cela des mœurs bien différentes de ceux du futur.

Comme la réponse à cette question méritait quelques explications, j'ai demandé à mademoiselle Elisabeth Harris et à Madame Thérèse Chiasson de faire leur petite enquête.

Comme vous le savez sans nul doute, ces dames sont très préoccupées par les soins quotidiens qu'il faut apporter à notre corps.

Le texte qu'elles m'ont fourni était trop volumineux pour que je l'inscrive en entier dans le cadre de cette chronique.

Je vais donc vous en fournir une partie en espérant que la chose sera suffisante pour éveiller votre curiosité et vous inciter à lire la suite dans mes prochaines chroniques.

L'extrait que je vais vous soumettre est paru tel quel dans «Le Manuel des Dames, ou l'Art de la toilette, suivi de l'Art du modiste, et du mercier-passementier».

Ce livre est l'œuvre de madame Celnart et il a été imprimé à Bruxelles en 1829. Voici donc ce texte:

— «On doit veiller encore avec plus de soin à conserver ses dents que ses cheveux, puisque ces parties sont aussi essentielles à la santé qu'à la beauté: quelque bien portant que vous soyez, si vos dents sont malpropres et cariées, la mastication est imparfaite, la digestion s'altère, et par conséquent la santé se détruit. Avant même que cet immanquable résultat ait effacé vos agréments, ils perdent tout leur prix si une belle et bonne denture n'en rehausse l'éclat.»

— «Qu'importe la fraîcheur, la grâce des traits, de la bouche, si des dents chargées d'un tartre impur révoltent à la fois la vue et l'odorat?»

— «Car il ne faut point se le dissimuler, la fétidité de l'haleine vient presque toujours de la malpropreté des dents, bien qu'on l'attribue ordinairement à l'estomac ou à la poitrine: ces causes peuvent exister sans doute, mais très rarement, d'une manière obscure, que la médecine seule peut apprécier, au lieu que la plus simple réflexion démontre qu'il est impossible que des dents malpropres n'aient pas une mauvaise odeur.»

— «Quand quelques particules d'aliments, et surtout de viande, se sont logées dans l'intervalle, n'ont-elles pas une odeur infecte quand on les retire le lendemain? Et lorsqu'elles demeurent constamment, que d'autres s'accumulent sans cesse, la fétidité de la bouche tiendrait à un autre motif? De plus, en négligeant ses dents, on articule mal, on rit avec contrainte, et l'on se prépare les plus intolérables douleurs.»

— «La propreté est le plus grand spécifique contre l'altération des dents; nous nous en occuperons d'abord: quelques dentifrices concourent à son action bienfaisante; nous les indiquerons ensuite; enfin nous terminerons par donner les moyens d'arrêter la carie des dents.»

— «Le grand ennemi de la blancheur, de la solidité de la denture, est la concrétion nommée tartre, que les aliments déposent autour des dents, sur le bord des gencives.»

— «Ce tartre, d'abord semblable à une espèce de limon jaunâtre, finit par devenir une croûte osseuse qui jaunit, déchausse les dents, repousse et détruit les gencives. L'essentiel est donc de l'empêcher de se former, et d'enlever, à mesure qu'elles se déposent, les parcelles qui en restent sur les dents.»

— «Ces moyens sont extrêmement faciles et peu coûteux, car les meilleurs dentifrices se composent de substances simples, communes, et si quelques sels d'un prix élevé s'y joignent, c'est en si petite quantité que la dépense est toujours légère. Il n'y a que les opiums, les poudres et les liqueurs de charlatans qui soient onéreux».

À suivre.



Ma foi! La description que font plusieurs correspondants du futur de certains produits est parfois des plus étonnante.

Que dire de cette description d'un moteur:

«Un moteur, c'est une sorte de machine qui fait avancer le bateau. Un moteur, c'est comme un cœur, car un moteur fonctionne avec de l'essence. Notre cœur lui a besoin du sang. Cela a beaucoup de puissance.»

Quelle magnifique métaphore. Je vous avoue que depuis cette lecture, je ne peux m'empêcher d'entendre et de voir des moteurs à toutes choses.

C'est l'essence de la vie qui fait avancer les gens, c'est le battement de leur cœur que nous entendons parfois, c'est l'énergie de la nature qui fait pousser les grains....!

Augustin Lebeau, journaliste